

LA REVUE DU CAIRE

*ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE*

(Section Egypte)

LA REVUE DU CAIRE

LE MONDE MERVEILLEUX DES ARAIGNÉES.

Dans l'étude que je viens de consacrer à l'entomologiste français J. H. Fabre (1), j'avais laissé intentionnellement dans l'ombre une part importante de son œuvre : celle où il se conférait le titre d'« arpenteur de toiles d'araignées ».

Malgré la répulsion qu'elles inspirent à la plupart des gens, c'est un monde bien merveilleux que le leur ; et il méritait une étude spéciale.

En explorant ce grand groupe zoologique si industriel, si varié et si captivant on y trouve, comme l'écrit L. Berland, des mœurs surprenantes, un instinct maternel très développé, des amours étranges, un art de construire très particulier, et l'on constate qu'elles ont connu de tout temps la cloche à plongeur, le pont suspendu, et que bien avant Hitler, elles utilisaient au mieux les parachutistes.

Ce petit monde arachnéen nous environne de toutes parts et nous entrons souvent en rapports avec lui, parfois, même en conflit dans nos contacts avec les espèces venimeuses ; mais ces animaux nous sont plutôt favorables — étant les antagonistes des insectes qui sont nos ennemis déclarés, et dont les déprédations se chiffrent chaque année par milliards : tel le ver du coton en Égypte.

(1) *Revue du Caire*, mars-mai 1942.

*
* *

Certes, le monde des araignées compte beaucoup moins de représentants que celui des insectes : il comporte toutefois près de cinquante mille espèces actuellement cataloguées, réparties sur l'ensemble du globe. Chose curieuse, cette grande classe d'êtres vivants est mal connue. Alors qu'abondent les noms populaires pour désigner les insectes, il n'y en a pour ainsi dire aucun pour nommer les araignées. Leur qualité de fileuses a, seule, été retenue par le peuple : c'est la raison de leur nom en arabe : el-Ghazzala, c'est-à-dire « la fileuse ». C'est encore à une fileuse célèbre que le mot français « araignée » fait allusion.

Dans son livre sur les araignées, L. Berland fait dériver « araignée » d'Ariane, la célèbre fille de Minos et de Pasiphaé qui inspira à Racine le distique célèbre qui est sur toutes les lèvres :

*Ariane ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes au port où vous fûtes laissée...*

En réalité Ariane et le fameux fil qu'elle eut l'imprudence de prêter à Thésée, n'ont rien à voir avec les araignées. Berland a confondu avec une autre héroïne de la mythologie grecque : Arachne.

Arachne, jeune Lydienne originaire de Colophon, était devenue extrêmement habile dans l'art de tisser. Les compliments que lui adressèrent ses compatriotes lui tournèrent la tête ; elle eut la fâcheuse idée de lancer un défi à Pallas Athéné. A cet effet elle exécuta un chef-d'œuvre dans lequel elle retraçait les amours des Dieux.

Mal lui en prit, si les femmes sont parfois irascibles, les déesses de l'Olympe l'étaient tout particulièrement, et quoique déesse de la sagesse, Pallas était réputée pour son

mauvais caractère. dont elle avait déjà fourni maintes preuves.

Elle mit en pièces l'ouvrage de la pauvre Arachne, mortelle assez folle pour oser se mesurer avec une déesse. Comme dans la chanson, la malheureuse se pendit de désespoir et Jupiter, un peu responsable dans l'histoire, puisqu'il était le père de la vindicative Pallas, n'eut que la ressource de la changer en araignée, en guise de consolation, afin de lui permettre de se pendre désormais sans danger.

*
* *

On regarde en général l'entomologiste surpris en pleine campagne, son filet à papillons à la main, d'un œil quelque peu apitoyé, comme j'ai pu m'en rendre compte. Cette commisération se change en inquiétude. lorsqu'interrogé le quidam répond qu'il s'occupe de chasser les araignées, donnant ainsi aux yeux de son interlocuteur des signes manifestes d'aliénation mentale... C'est qu'en effet ce petit monde est inconnu et méprisé. Les livres classiques d'Histoire Naturelle renferment quelques détails élémentaires sur les insectes mais ils sont presque muets sur les araignées.

La majeure partie du public sait, *grosso modo*, que les insectes passent par une série de métamorphoses compliquées et qu'ils se répartissent en un nombre vraiment affligeant de familles ; qu'ils sont munis de trois paires de pattes, et c'est à peu près tout. On embarrasserait bien des personnes en leur demandant à brûle-pourpoint comment respire une abeille ou un criquet. Combien de fois n'ai-je pas vu un apprenti naturaliste s'efforçant d'asphyxier un papillon en lui appliquant un tampon d'éther ou de benzine sur la bouche... alors que ces êtres respirent par leur abdomen...

Aussi suis-je obligé de donner ici quelques détails très succincts sur l'anatomie des araignées.

Le premier caractère qui frappe l'observateur en examinant une araignée est son nombre de pattes : toute araignée possède huit pattes servant à la marche, alors que les insectes n'en ont que six, que les Crustacés en ont dix et les Myriapodes un nombre considérable. Ce n'est du reste pas au sujet de ces derniers que notre langue fait preuve d'observation puisqu'elle les nomme des « mille-pattes ». L'Anglais, plus réaliste, les appelle « hundred-feet » divisant ainsi notre erreur par dix, mais il est encore au-dessus de la réalité : c'est le fellah égyptien qui a vu le plus juste puisqu'il désigne la Scolopendre (le mille-pattes égyptien) du nom d'« arba-arbaïn ». Ces animaux n'ont en effet que 22 paires de pattes, ce qui doit être déjà assez embarrassant . . . Le second caractère qui nous frappe chez les araignées est que leur corps est divisé en deux parties par un fort étranglement. La partie antérieure — qui correspond à la tête et au thorax des insectes — s'appelle le « céphalothorax ». Je m'excuse de ce terme rébarbatif, mais il n'en existe pas d'autre. Elle porte les quatre paires de pattes terminées par 2 ou 3 griffes et près de l'orifice buccal une paire d'appendices plus petits appelés « palpes » ou « pattes-mâchoires ». La bouche est un simple orifice, portant de chaque côté deux organes d'une grande importance : *les chélicères*. Celles-ci servent à l'araignée d'instruments de travail pour creuser son terrier, déblayer les matériaux, etc., mais leur rôle principal est un rôle de chasse. C'est avec elles que l'animal tue sa proie en lui injectant son venin. Ce dernier est sécrété par des glandes spéciales qui sont situées à la partie basale des chélicères ; un second article lui fait suite, articulé avec le premier : il a la forme d'un croc extrêmement aigu, percé très près de son extrémité d'un petit orifice par lequel s'écoule le venin. Les araignées, bien avant les médecins, avaient ainsi découvert le principe de la seringue hypodermique . . . dont la caractéristique est justement *d'avoir son orifice non à sa pointe, ce qui l'empêcherait*

de piquer convenablement, mais latéralement tout près de celle-ci. Enfin, à l'avant de la tête se trouvent les yeux. Ce ne sont pas des yeux à facettes nombreuses, comme ceux des insectes mais des yeux simples — des « ocelles » répartis généralement en deux lignes et au nombre de six ou de huit. Leur mode de distribution diffère pour chaque famille : et c'est un bon moyen pour les naturalistes de les distinguer entre elles.

La partie postérieure du corps de l'araignée s'appelle l'abdomen. Elle est molle et se rattache à la précédente par un fin pédicule par lequel passent tous les organes internes allant du céphalothorax dans l'abdomen. Sa partie supérieure ou dorsale est convexe et l'on n'y distingue rien de bien spécial, à part des dessins très variés selon les espèces.

La face inférieure ou ventrale, plus aplatie, est aussi plus accidentée. Elle comprend d'abord l'orifice des trois organes respiratoires : les deux orifices *pulmonaires* en avant et, bien plus en arrière, l'orifice médian et impair des *trachées*. Les poumons sont une forme particulière des trachées, spéciales aux araignées : elles y sont placées les unes contre les autres, comme les feuillets d'un livre (« lung-look » des Anglais) et le sang de l'animal vient s'y mettre en contact avec l'air frais : ce sont donc bien de véritables poumons par leur fonction quoique sans aucun rapport avec ceux des Vertébrés. Entre les deux orifices pulmonaires se trouve l'orifice génital situé dans les deux sexes à l'avant de l'abdomen. A l'autre extrémité débouche le tube digestif et tout à côté se trouvent des organes très spéciaux, particuliers aux araignées : les *filières*. Elles sont au nombre de six, et de forme très variée. Leur extrémité est criblée de petits trous par lesquels, à la volonté de l'animal, la soie qu'il émet. Les glandes séricigènes qui sécrètent cette soie sont situées, au nombre de plusieurs centaines, dans l'intérieur de l'abdomen.

A l'intérieur de ce dernier se trouvent encore : le *tube digestif* — capable d'absorber seulement des substances

liquides — le *système nerveux* et le *système respiratoire* (trachées), le *système circulatoire* constitué par quelques vaisseaux sanguins — charriant un sang incolore. Le cœur est placé à la face dorsale, juste sous la peau, de sorte que l'on en peut suivre les lentes pulsations sur l'animal vivant. Enfin à l'intérieur de l'abdomen se trouvent les glandes reproductrices. Celles des mâles sont très petites et difficiles à voir ; celles des femelles au contraire sont très volumineuses : certaines espèces produisent des œufs par milliers. Les canaux excréteurs de ces glandes débouchent à l'extérieur par l'orifice que j'ai déjà signalé, entre les deux poumons.

Naturellement les caractères anatomiques que je viens de donner présentent toutes sortes de variations de détail, selon les diverses espèces.

Les araignées se divisent en deux grands groupes selon l'orientation de leurs chélicères : le groupe des Mygales et celui des Araignées Vraies.

Les Mygales qui sont les géantes du groupe, puisque certaines espèces de l'Amérique du Sud atteignent plus de 20 cm. pattes étendues — ont leurs chélicères orientées de haut en bas.

Les Araignées proprement dites ont leurs chélicères au contraire orientées latéralement : elles se croisent plus ou moins. A cette seconde catégorie appartiennent la plupart des araignées.

Signalons avant de terminer ce rappel zoologique que les araignées font partie d'un groupe d'êtres vivants plus vaste : les Arachnides, qui comprennent entre autres les *Scorpions*, munis d'une queue allongée terminée par un aiguillon : eux aussi ont leurs légendes et bien des contes de grand'mère courent sur leur compte, comme par exemple le fameux « suicide » du scorpion.

Outre ces scorpions les Arachnides comptent encore les Galéodes que le public égyptien appelle faussement des

« tarentules » ; les Opilions ou « faucheurs » que l'on voit si souvent dans les champs au printemps et enfin les espèces parasites de l'homme ou des animaux, les Acariens : poux, tiques, etc.

Telles sont les notions élémentaires indispensables pour aborder avec quelque compréhension l'étude des mœurs et de la vie des araignées.

*
* *

Je diviserai mon exposé en quatre parties :

- 1° Où vivent les araignées ?
- 2° De quoi vivent-elles ?
- 3° Comment se reproduisent-elles et quel est leur cycle vital ?
- 4° Quels sont leurs ennemis et que peut-on conclure de leur comportement si extraordinaire ?

Où vivent les araignées ? A peu près partout.

L'on est susceptible d'en rencontrer sur le sol ou dans la terre même, dans l'eau douce comme dans la mer, près des côtes naturellement — au-dessus du sol comme parfois très haut dans l'atmosphère, à des centaines de mètres de hauteur.

Tout d'abord, un certain nombre d'araignées vivent dans la terre humide jusqu'à une profondeur variable et y passent toute leur existence, sans jamais remonter à la surface du sol : elles sont naturellement encore fort mal connues.

A la surface du sol les araignées sont légion : on en trouve sur les mousses, dans l'herbe, et sur le sol même, courant de-ci de-là en quête de nourriture. D'autres sont tapies sous les pierres d'où elles se jettent sur les proies qui passent à portée : elles s'abritent parfois dans ce qu'on appelle une *toile-demeure* qu'elles construisent à la face inférieure de la pierre, du pan de mur, ou de la cavité qui leur sert d'abri.

Mais les plus intéressantes de ces araignées dites « terri-
coles » sont celles qui construisent des terriers. Elles se bornent
parfois à utiliser une excavation abandonnée par un autre
animal, mais le plus souvent elles le creusent elles-mêmes.
Ce peut être un simple trou s'enfonçant plus ou moins pro-
fondément dans le sol, mais en général les parois en sont
tapissées de soie et le terrier peut se prolonger au-dessus
du sol, constituant une sorte d'observatoire d'où la bête
surveille patiemment les environs. C'est le cas de la célèbre
Lycose de Narbonne si bien étudiée par Fabre. Dès qu'une
proie passe à portée, la Lycose se précipite, la tue et l'emporte
dans son terrier où elle s'en repaît à loisir. Plus industrielles
encore, d'autres araignées savent clôturer leur habitat par
une véritable porte ou *opercule* qui se rabat sur l'orifice du
terrier grâce à une sorte d'ingénieuse fermeture à charnière.
Ce sont les Mygales maçonnes signalées dès le xviii^e siècle
par l'abbé de Sauvages. Une fois obturé ainsi, l'orifice est
invisible du dehors. Il est formé d'une ou plusieurs couches
de soie entremêlée de terre et de brindilles végétales, et la
charnière se trouve toujours à la partie la plus élevée, si bien
que l'opercule retombe de lui-même par son propre poids :
certaines mygales savent même le tailler en biseau ! Lorsqu'un
visiteur indésirable (tel le Pompile, son ennemi mortel) tente
d'en forcer l'entrée, la Mygale verrouille sa porte en prenant
appui sur la paroi du terrier avec les pattes d'une moitié
du corps, tandis qu'avec les autres, elle implante ses griffettes
dans le bord de l'opercule. Elle ne réussit pas toujours du
reste à empêcher l'intrus d'envahir sa demeure. C'est en
prévision de ces visites que certaines Mygales font des terriers
à plusieurs issues : lorsque leur ennemi entre par l'une,
elles sortent par une autre : le fait a été observé maintes fois
en Corse par Ferton sur *Nemesia Sauvagesi*, la Mygale de Corse.

L'opercule de ces araignées est si bien « camouflé » que
lorsqu'il est fermé on ne peut que très difficilement distinguer

l'entrée du terrier : s'il est placé sur un terrain caillouteux, il est fait des mêmes graviers ; s'il est sur un talus gazonné, elle a soin de le recouvrir d'herbe ou de mousse. Il y a là un curieux exemple d'utilisation du milieu dans un but (?) mimétique. Ne nous hâtons pas de nous extasier : si l'expérimentateur s'avise d'arracher la mousse qui tapisse l'opercule et les environs du terrier, l'araignée s'empressera d'en retapisser l'opercule à nouveau, rendant ainsi très visible ce qu'elle est supposée cacher. Il n'y a qu'instinct aveugle là où l'on serait tenté de prêter de l'intelligence à l'animal. Dans les régions pluvieuses l'opercule rend aussi un mauvais service à l'animal : la soie de l'opercule, détremnée par la pluie, rend très visible l'entrée du terrier...

Il y aurait beaucoup à dire sur les mœurs de ces Mygales, notamment sur leurs démêlés avec les Pompiles, sur leurs ruses pour essayer de dépister l'ennemi au moyen de terriers à plusieurs orifices et à diverticules. Le commandant Ferton a laissé là-dessus des pages très intéressantes dans son livre *La vie des Abeilles et des Guêpes*, auquel je renvoie le lecteur curieux.

D'autres araignées sont cavernicoles, c'est-à-dire que leur vie se passe en entier dans les cavernes, à des profondeurs variables : à Padirac on en trouve à des centaines de mètres de profondeur, vivant dans une totale obscurité : ces espèces sont souvent aveugles.

Remontons à la surface du sol : sur les fleurs on trouve souvent embusquée une jolie petite araignée jaune : le Thomise ; elle y attend la visite de son gibier de prédilection, l'abeille domestique. On en trouve aussi, errantes ou embusquées sur les feuilles, sur l'écorce des arbres, cachées sous les mousses...

Les araignées ne sont pas adaptées à la vie aquatique : elles ne respirent pas l'air dissous comme le font les poissons. Néanmoins, elles peuvent vivre à la surface de l'eau, comme les Dolomèdes agrippées par leurs pattes postérieures à un

rameau, les autres étalées au fil du courant. Plus curieuse encore est la célèbre Argyronète à laquelle M. Maeterlinck a consacré un livre sous le titre « L'Araignée de verre ». Pour son compte personnel, l'Argyronète a inventé la cloche à plongeur. Elle vit entièrement dans l'eau grâce à une réserve d'air qu'elle renouvelle de temps à autre en remontant à la surface de l'eau et qu'elle emmène sous l'eau, collée à ses poils. Arrivée dans la cloche en soie qu'elle s'est construite elle libère cet air. Il monte à la partie supérieure de la cloche, en maintient l'équilibre et sert à l'animal d'air de réserve.

D'autres araignées enfin courent un peu partout, tels les petits Salticides qui doivent leur nom à leur faculté de sauter d'assez loin sur leur proie, en général de menus insectes : embusqués sur une vitre ou sur un mur, ils se lancent brusquement sur la mouche imprudente qui passe à portée.

Les araignées dites « domestiques » hantent nos demeures : elles élisent domicile là où le balai de la ménagère a le moins de chance de les débusquer : caves, greniers ; elles y tissent des toiles irrégulières, vite noires de poussière ; telle cette grosse araignée sombre la Tégénnaire que l'on voit rôder à la tombée de la nuit en quête de nourriture. Si d'aventure, vous vous êtes coupé, il n'y a, paraît-il, pas de meilleur hémostatique que la toile de cette araignée appliquée sur la plaie, avec bien entendu la saleté et les microbes qui y foisonnent : il n'en coûte rien d'essayer, et Shakespeare nous en donne le conseil dans *Le songe d'une nuit d'été*, lorsque Bottom dit à la fée Cobweb : « I shall desire you of more acquaintance, good Master Cobweb : if I cut my finger, I shall make bold with you. — Je désire faire plus ample connaissance avec vous, cher M. Toile d'Araignée : si je me coupe le doigt, je prendrai des libertés avec vous. » On voit que la recette a déjà de la bouteille...

*
* *

Maintenant que nous avons situé les araignées dans leurs divers domaines, voyons de quoi elles vivent.

Exclusivement carnivores, elles vivent toutes de chasse, guettant la proie qui passe aux abords de leur terrier, ou la poursuivant à la course, ou enfin la capturant sur les toiles qu'elles tissent à cet usage.

Leur régime est très étendu. Les grosses Mygales d'Amérique du Sud n'hésitent pas à attaquer les petits vertébrés. Plus modestes, les araignées de nos pays s'en prennent seulement aux insectes, et ils constituent leur gibier de prédilection. A l'occasion, elles ne se font pas faute non plus de déguster une de leurs congénères. Enfin, les espèces aquatiques se nourrissent de larves d'insectes aquatiques où même de petits alevins. Sa proie capturée, l'araignée la triture avec ses chélicères et la réduit en une sorte de bouillie liquide qu'elle absorbe. Dans certains cas, il s'agit d'une véritable *digestion externe* très particulière : la bête injecte à l'intérieur de sa victime son suc digestif qui dissout les tissus ; il est ensuite réabsorbé par l'araignée dont la proie semble encore intacte alors qu'elle est déjà entièrement vidée de son contenu.

Un grand nombre d'espèces d'araignées tisse des toiles. Elles sont de deux sortes : les *toiles-demeures* où l'animal passe son existence, et où il entraîne ses victimes ; et les *toiles de chasse* qui servent exclusivement de piège.

Les types de celles-ci sont variés, le plus connu en est sans conteste la toile dite géométrique, que tout le monde connaît, et qui est utilisée entre autres par le grand groupe des Épeires. Le « matériau » utilisé à cet usage est *la soie*. Alors que les insectes n'utilisent la soie que pendant la courte période de la construction du cocon, les araignées, elles, l'utilisent durant toute leur existence, depuis leur sortie de l'œuf jusqu'à leur mort.

Elle est produite par un nombre considérable, — plusieurs centaines, — de glandes spéciales, très complexes.

Chaque araignée dispose non pas d'une seule sorte, mais de diverses qualités de soie, de couleur, comme de consistances différentes, qu'elle utilise à son gré, selon les circonstances. La soie est émise par les filières, sous forme de minuscules gouttelettes qui, au contact de l'air, prennent de suite la consistance d'un fil solide. Ce fil n'est jamais simple. Il est formé de la fusion d'environ une cinquantaine de fils élémentaires. Chez certains groupes, tel celui des « Cribellates » la soie émise par les filières peut être très complexe : l'araignée émet un fil axial, fort, entouré d'un fil spiral, sorte de torillon formé de nombreux tours de spires comme le fil électrique qui s'enroule autour d'un solénoïde. Ce résultat est atteint grâce à un outil spécial appelé « cribellum », que ces espèces possèdent près des filières, qui carde la soie émise par les filières.

La construction d'une toile ne s'effectue pas au hasard des circonstances : elle est régie, comme tous les actes de ces animaux par d'immuables instincts ; chaque espèce a, pour ainsi dire, sa toile particulière, sa véritable marque de fabrique, et un spécialiste ne confondra pas entre elles les toiles de deux espèces voisines, car elles diffèrent par le nombre des rayons, leur agencement, etc.

Je prendrai pour type la toile de « l'Argiope de Bruenneschi », cette grosse araignée pansue, fréquente en Europe comme en Égypte, facilement reconnaissable à sa splendide livrée, faite de bandes transversales où alternent le noir velouté, le jaune d'or et le blanc argenté. Le premier soin de l'araignée est d'établir ce qu'on appelle son « fil directeur ».

Pour cela, deux moyens sont à sa disposition :

Ou bien, elle émet par ses filières un fil qui s'allonge peu à peu, poussé par le vent, et qui finit par se fixer à une aspérité quelconque, ou bien, s'il n'y a pas de vent, elle se

laisse choir à terre d'un point A en émettant un fil ; puis elle remonte en B. L'élasticité du fil est suffisante pour qu'ensuite le fil soit bien tendu entre A et B. Elle renforce ensuite ce véritable *pont suspendu* par quelques allées et venues. Lorsqu'elle le juge assez solide, elle se laisse choir à nouveau de B en C, puis remonte par le même chemin. Arrivée en A, elle recommence la même manœuvre, qui l'amène en D. Elle dispose ainsi d'un cadre ADB, triangulaire, à pointe dirigée vers le sol. Le cadre achevé, elle y place des rayons qui, *grosso modo*, sont en nombre fixe pour chaque espèce. L'araignée se rend alors au centre, où elle file avec une autre soie un *fil spiral* partant d'un point E près du centre, à spires assez lâches, jusqu'en un point F. Tout ceci constitue l'*armature* de la toile de chasse et est formé d'une soie non adhésive. Après quelques moments de repos, l'araignée repart du point F, en sens inverse, et, en se rapprochant peu à peu du centre, elle tisse un second fil spiral, beaucoup plus serré que le précédent, fait d'une soie spéciale, qui a la propriété d'être *adhésive*. C'est ce que Fabre appelle « le piège à gluau ». Mais la soie est chère, et l'araignée est très économe. Aussi, en refaisant le chemin qui la ramène de la périphérie au centre, l'araignée, d'un coup de patte, détruit son premier fil spiral, puis l'avale. C'est vraiment le comble de l'économie. La toile est désormais presque achevée et prête à servir à la fois de piège et de tombeau à l'imprudent insecte qui s'y aventurera. Chez l'espèce qui nous a servi d'exemple, l'araignée termine son œuvre, en la « signant » en quelque sorte par une sorte de bizarre « paraphe » — le mot est de Fabre — fait un zigzag de soie d'un blanc éclatant, qui ne manque jamais. Puis l'araignée attend les événements au centre de sa toile, ou bien elle se retire au voisinage. En ce cas, elle a eu soin auparavant de relier le centre de sa toile à l'une de ses pattes postérieures, par un fil que Fabre a appelé « le fil télégraphique ».

Nous verrons plus tard quel en est l'emploi. J. H. Fabre a consacré à la « géométrie » des toiles d'araignée de fort belles pages de ses « Souvenirs Entomologiques ».

J'emprunte au chapitre intitulé justement « Géométrie de la toile » le passage suivant (1) : il montre combien il y a lieu d'admirer la puissance de l'instinct, qui pousse ces humbles créatures à construire des ouvrages si remarquables.

« Portons notre attention, écrit Fabre, sur les réseaux des Épeires, de préférence sur ceux de l'Épeire soyeuse et de l'Épeire fasciée, si fréquente en automne dans ma région et si remarquable d'ampleur. Nous reconnâtrons d'abord que les rayons y sont équidistants, ils forment de l'un à l'autre des angles sensiblement égaux, et cela malgré leur multiplicité, qui dépasse la quarantaine dans l'ouvrage de l'Épeire soyeuse... Nous reconnâtrons aussi que, dans chaque secteur, les divers échelons, éléments des tours de spire, sont parallèles entre eux et deviennent petit à petit, plus rapprochés les uns des autres, à mesure qu'ils sont situés plus avant vers le centre. Avec les deux rayons qui les limitent, ils forment d'un côté un angle obtus et de l'autre un angle aigu, angles qui se maintiennent constants dans le même secteur, à cause du parallélisme.

« Il y a plus : d'un secteur à l'autre, ces mêmes angles, l'obtus comme l'aigu, ne changent pas de valeur, autant que peuvent en juger les scrupules d'un regard seul. En son ensemble, l'édifice funiculaire est donc une série de traverses qui coupent obliquement les divers rayons sous des angles de valeur invariable. A ce caractère se reconnaît la Spirale logarithmique. Les géomètres appellent de ce nom la courbe qui coupe obliquement, sous des angles de valeur constante toutes les droites ou *rayons vecteurs* s'irradiant d'un centre

(1) *Souvenirs Entomologiques*, vol. IX, p. 129, chap. x.

appelé *pôle*. Le tracé des Épeires est donc une ligne polygonale inscrite dans une spirale logarithmique. Il se confondrait avec cette spirale, si le nombre des rayons était illimité, ce qui rendrait les éléments rectilignes infiniment courts et changerait la ligne polygonale en une ligne courbe.

« Cette spirale logarithmique, si curieuse de propriétés, est-elle une simple conception des géomètres ? Non, *c'est une réalité au service de la vie*, un tracé dont l'architecture animale fait fréquemment usage. Le Mollusque, en particulier, *n'enroule jamais la rampe à vis de sa coquille sans consulter la savante courbe*. Les premiers nés de la série *l'ont connue et pratiquée*, aussi parfaite aux premiers âges du monde qu'elle peut l'être aujourd'hui. »

Plus loin, faisant allusion aux gouttelettes de rosée, qui imprègnent le matin les gluaux des Épeires, et les font fléchir sous leur poids, Fabre nous montre que cette courbe elle aussi n'est pas quelconque, mais représente une chaînette, cette courbe si curieuse qu'on retrouve à chaque instant dans la nature et dont le symbole algébrique est le nombre « *é* ».

Et il conclut : « La géométrie, c'est-à-dire l'harmonie dans l'étendue, préside à tout. Elle est dans l'arrangement des écailles d'un cône de pin comme dans l'arrangement des gluaux d'une Épeire ; elle est dans la rampe d'un escargot ; dans le chapelet d'un fil d'araignée comme dans l'orbite d'une planète ; elle est partout, aussi savante dans le monde des atomes que dans le monde des immensités. Et cette géométrie Universelle nous parle d'un Universel géomètre dont le divin compas a tout mesuré... »

*
* * *

Quittons les hautes sphères où la pensée de Fabre entraîne si souvent son lecteur, et revenons à nos toiles d'araignées. Elles ne sont pas très solides : aussi leur durée est-elle

limitée. Elles sont détruites par les intempéries, plus ou moins détériorées par les proies qui viennent s'y engluer, et qui s'y débattent désespérément avant d'être sacrifiées par l'araignée. Quand les dégâts sont minimes, l'animal est capable de les réparer : il consolide sa toile en ajoutant des fils de renfort aux points détériorés, notamment à l'indispensable « piège à gluaux ». Si l'araignée considère sa toile comme hors d'usage, elle la reconstruit en totalité, non sans avoir, au préalable, récupéré sa soie par le procédé très simple que j'ai signalé et qui consiste à la réduire en une sorte de pelote qu'ingurgite notre araignée.

(à suivre.)

D^r LOTTE.

HENRI BERGSON

OU

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES.

I

Le livre, qu'un pieux et jeune commentateur du grand philosophe vient de publier, est intéressant à lire et à méditer. Ce n'est pas la partie technique, ou celle que j'appellerai professionnelle, qui retiendra surtout l'attention du lecteur profane. Des chapitres copieux, abondants en vues personnelles, écrits un peu en marge de l'œuvre du philosophe, des digressions ingénieuses, même parfois arbitraires et qui n'ont rien ou peu à voir avec la doctrine de Bergson, voilà où M. Alexandre Papadopoulo excelle. C'est un voyage à travers la pensée de l'auteur de l'*Évolution créatrice*, un voyage parfois capricieux mais toujours agréable, un de ces voyages qui n'atteignent leur but qu'après des détours, des ondoiements et des rêveries. Rendons grâce au jeune commentateur de ne s'être pas affublé des bésicles d'un vieux maître de philosophie et d'avoir accepté résolument de paraître jeune. Des livres comme celui qu'il vient de publier ne gagnent rien à être

didactiques mais bénéficient, au contraire, d'un ton plus souple, plus spécifiquement littéraire. Les professionnels ont trop souvent le tort de s'enfermer dans leur tour d'ivoire ; ils n'ont ainsi aucune communicabilité avec le troupeau humain. Augures qui s'interrogent les uns les autres à des hauteurs inaccessibles où l'illusion et l'erreur ne sont moins répandues que parmi les simples mortels, augures qui s'interrogent, se disputent et poléminent en langage abstrait, au milieu de l'indifférence générale. Les querelles des philosophes se passent dans un mystère à peu près absolu, seuls quelques initiés se passionnent pour elles. C'est beaucoup plus tard que les vérités substantielles prennent forme dans les groupes et les écoles.

Le propre de la philosophie est la métaphysique qui est, pour la plupart, une porte hermétiquement close. Est-ce une science ? Certes, et la plus fermée, et, malgré son importance, la moins précise. Ce qu'un philosophe a soutenu, un autre philosophe le contredit, un troisième a des certitudes toutes opposées, et bien d'autres tirent à hue et à dia. En vérité, personne ne sait rien et tout se réduit à des hypothèses à peu près incontrôlables. C'est éminemment le domaine des savantes fantaisies. « Que les philosophes, a dit un critique, démontrent tant qu'ils voudront la non-existence du monde extérieur, des bonnes gens ne continuent pas moins à vivre parmi les apparences tout de même qu'en pleine réalité. Pareillement les mathématiciens multiplient à leur gré les dimensions de l'espace : nos plus gros personnages se bornent à emplir les trois dimensions d'ici-bas. » Je conviens que c'est une boutade ; elle n'est pas sans sel. Nous vivrions très bien s'il n'y avait pas de philosophes, mais nous vivons tout aussi bien puisqu'il y en a, en dépit que bien des problèmes qu'on pensait résolus soient remis en question et que bien de nos croyances, de nos idées, et notre expérience elle-même s'en trouvent bousculés. Dieu merci, le doute n'a

jamais empêché la vie de continuer son petit bonhomme de chemin. La philosophie nous apporte à la fois le doute et la certitude qui laissent le commun également froid car « l'humanité, écrit André Beaunier, a le bon esprit, la charmante sagesse ou l'heureuse étourderie de vivre comme si tous les problèmes étaient résolus. »

Mais les philosophes sont nécessaires, indispensables. Leur influence, même quand elle n'est pas très sensible, n'en est pas moins certaine. Ils furent déjà à l'aube des civilisations, peut-être même furent-ils le premier levier de la civilisation. La Grèce antique, quelle figure ferait-elle sans Aristote, Socrate et Platon ? La philosophie est d'ailleurs, malgré ses impératifs catégoriques, le meilleur instrument de la liberté puisqu'elle offre elle-même, par l'exemple des philosophes qui se combattent les uns les autres, soit qu'ils prônent la matière ou l'esprit, soit qu'ils vivent de négations ou d'affirmations, un large exemple de liberté spirituelle. Dans les nuées de la métaphysique, se joue le drame pathétique de la pensée. L'intellectuel pur qu'est par définition un philosophe part à la recherche de l'absolu. Et les doctrines s'ajoutent aux doctrines, les principes aux principes. La connaissance de l'être s'approfondit. Pour quel résultat ? Aux yeux du non-initié, il demeure invisible, mais le résultat est réel, car le but de la philosophie est de déterminer les conditions essentielles de l'être humain, c'est-à-dire les éléments qui font de lui le centre pensant et sentant de l'univers. Le domine-t-il, et nous nous trouvons en face des spiritualistes. Est-il dominé par lui, est-il simple fonction de la matière universelle, les déterministes ont le dernier mot. Sur le palier supérieur de la pensée, rien de plus poignant, au fond, que la science philosophique. Elle n'intéresse qu'un nombre restreint, il est vrai, mais grâce à ce petit nombre une évolution évidente marque, d'étape en étape, malgré des régressions, la marche de l'humanité vers le seul progrès assuré.

II

Aucun philosophe, aucune philosophie ne sont donc vraiment négligeables. Même les doctrines combattues renferment des parcelles de vérité dont les doctrines contraires tirent toujours profit, car pour l'établissement d'une vérité générale, toutes les vues, mêmes celles qui se contredisent, y contribuent largement. L'infirme humanité, représentée jusque par ses plus remarquables génies, ne cesse de cheminer, en quête de l'éblouissante lumière, comme à tâtons, appuyée sur des béquilles.

La philosophie subit à son tour l'influence des temps et les philosophes connaissent des périodes de désaffection et des périodes de succès. Dès avant la guerre, aux heures déjà tristes où un monde matérialiste démolissait peu à peu, peut-être à son insu, le magnifique bloc d'une civilisation que des siècles de spiritualité avaient lentement et solidement cimenté, l'esprit spéculatif dénonçait le danger et prévoyait le désastre. Sans doute, M. Alexandre Papadopoulo qui intitule son livre : *Un Philosophe entre deux défaites*, n'a pas voulu prendre partie dans le débat éternel, ni expliquer ses préférences. Mais le titre est symbolique et je sais bien qu'un penseur de la qualité de Bergson eut été assuré, à tous les moments, de trouver une vaste audience et de passionner les meilleurs esprits. Son influence, cependant, n'eut pas été aussi marquée et, en un certain sens, aussi décisive si les circonstances n'avaient souligné, par les faits, l'importance de son apport, ni la haute moralité d'un enseignement qui, au dire des experts, a peut-être des lacunes, mais n'en demeure pas moins, dans sa substance profonde, d'une portée immense.

Henri Bergson a été le plus pur ornement de la pensée française de son temps, et sans doute de la pensée humaine. M. Alexandre Papadopoulo dit très bien : « Il n'est guère d'histoire ou, pourrait-on dire, d'aventure, plus significative que celle de la philosophie d'Henri Bergson. Au fond, voici presque cinquante ans qu'on se bat, en France, autour d'une philosophie, la sienne, et il n'est guère d'époque dans l'histoire de la pensée française où l'on trouve plus de vivacité et de passion dans les joutes intellectuelles. Ce ne sont pas seulement les philosophes qui en discutaient. Le Bergsonisme eut tôt fait d'influencer littérature, critique, arts, musique, voire même politique et jusqu'au syndicalisme. Il ne s'agissait plus, dans ces milieux, de l'œuvre et de la philosophie de Bergson, mais, souvent, d'un climat suggéré par ces images imprévues et nacrées, douées d'une sorte de séduction interne, dont sa pensée est parsemée, d'une attitude d'esprit. »

Il ne nous appartient pas de pénétrer dans les arcades mystérieuses d'une science dont l'appareil échappe à notre entendement et dont le vocabulaire même nous rebute, bien que l'écriture de Bergson soit des moins difficiles à suivre et que le style de ce grand philosophe possède une clarté et une légèreté qui font entrevoir, comme en transparence, les données les plus sévères et les raisonnements les plus ardues. Mais nous pouvons retenir la substance de sa doctrine, d'ailleurs clairement commentée et expliquée autant par ses disciples que par ses critiques, cette substance d'une solidité telle qu'on en demeure prisonnier et ébloui. Les erreurs d'un monde dévoyé, les oublis ou les omissions de générations qui tournèrent délibérément le dos aux vérités élémentaires de la vie collective et sociale, de la vie morale, nous ont amené à l'atroce guerre actuelle et, dès lors qu'on réfléchit sur les raisons premières de cette guerre, l'œuvre de Bergson prend tout son sens par la re-

vanche inévitable de l'esprit. Nous ne sommes pas en présence d'un simple élan, d'une intuition géniale, mais de l'action permanente d'une intelligence à la fois intuitive et déductive. L'inspiration rejoint toujours la raison, quand celle-ci a ses assises dans le réel, et on a pu dire que la philosophie de Bergson « a joué dans l'histoire des idées en France (et au dehors), un rôle comparable à celui de la philosophie cartésienne et a contraint les savants à reviser leurs jugements ».

M. Alexandre Papadopoulo n'est pas loin de penser, lui aussi, que le rôle prééminent d'Henri Bergson est assuré de durer tant qu'il y aura des hommes qui voudront s'élever dans l'ordre spirituel et moral, ou pour mieux dire : dans l'ordre de la spéculation honnête et désintéressée. Il précise que s'il essaye de prendre position dans le débat, c'est pour témoigner par là au philosophe « que sa vie et son œuvre seront toujours présents dans la conscience humaine ». Attitude déférente et compréhensive qui devrait être celle de tous ceux qui (quel que soit leur domaine propre), font office de penser, de réfléchir et d'agir. Qu'on le veuille ou non, notre temps est imprégné de bergsonisme, et c'est sa nouvelle grandeur. La science proprement philosophique de Bergson si précise, et même audacieuse, ce n'est pas cela que nous devons ou que, faute de lumière suffisante, nous pouvons retenir, mais sa conclusion dernière, l'aboutissement de son périple à travers l'histoire secrète de l'homme, c'est-à-dire l'affirmation de l'immortalité de l'âme qui ouvre à nouveau, devant l'humanité, la seule perspective où elle puisse s'assurer, degré par degré, une ascension logique vers le but à elle assignée par un Dieu dont il faut admettre l'existence, du moment que l'immortalité de l'âme devient une vérité quasi contrôlable par la science du philosophe et la « convergence des preuves ».

Pour les problèmes purement techniques, pour l'analyse

du système construit par Henri Bergson, pour sa contribution à la spéculation métaphysique (philosophie « de la durée dans laquelle le Temps et la Mémoire sont les principaux personnages »), pour le mécanisme de l'énergie spirituelle, qu'il démonte avec une précision éclatante, pour tout ce qui constitue le bergsonisme philosophique et moral, il y aura grand profit pour tous à lire et à relire l'ouvrage de M. Alexandre Papadopoulo qui facilite la compréhension des subtiles trouvailles de Bergson. C'est moins un travail de vulgarisation que de clarification, car pour nous l'explication technique est superflue, ce qui importe davantage, c'est l'application de la doctrine à la réalité, à la vie. La méthode intuitive de Bergson aboutit aux « données immédiates de la conscience ». Ici ce ne sont pas vaines disputes entre les bergsoniens et les anti-bergsoniens, mais prise de position dans un débat extrêmement obscur. Faut-il partir de l'extérieur ou de l'intérieur pour arriver à la connaissance ? Bergson sans négliger, loin de là, la valeur du jugement déductif, s'en tient principalement à la vie de l'âme, et soutient fermement que c'est par l'intuition pure qu'on peut seulement atteindre aux données immédiates de la conscience. Maurois dans un excellent raccourci dit : « Tout le premier ouvrage de Bergson est consacré à montrer que nous pouvons retrouver, par la simple et muette contemplation intérieure, des éléments de pensée infiniment précieux qui nous étaient masqués par un vocabulaire tout entier emprunté à la science du monde extérieur. » Et plus loin : « Parce qu'il pense simplement et refuse aux idées toutes faites de lui masquer le réel, Bergson retrouve la fraîcheur d'intuition et le bon sens des grands philosophes. »

D'autres — et M. Alexandre Papadopoulo ne s'en prive pas — discuteront des mérites et, à la fois, les périls de la méthode bergsonienne. Mais il conclut avec raison : « Bergson a donné à son temps plus qu'il n'en a reçu. Il a banni l'associationisme,

l'épiphénoménisme, les localisations statiques. Il a contribué à renouveler la psychologie et la physiologie scientifiques, à dénoncer le transformisme, le matérialisme, le sociologisme, et d'une façon plus générale, à discréditer le monisme scientifique et le positivisme simpliste, enfin à remettre la science elle-même sur la voie, en la séparant d'une ontologie qui risquait d'embarrasser ses pas. Il a rompu bien des cadres, élargi des horizons, renouvelé les positions, habitué à l'audace des recherches, restauré, sous forme dangereuse il est vrai, l'intuition, bref redonné vie à la métaphysique française. Surtout par son attitude de Socrate ironique et fustigeur, il a débarrassé la philosophie de la fausse intelligence, de l'esprit de système et de l'amour des abstractions, et, par l'élan qu'il se donne, enseigné l'enthousiasme. Par là, et bien qu'à y demeurer sa pensée devienne plus dangereuse peut-être que celle de ses adversaires, on lui doit que dans l'ensemble et pour le public, la philosophie soit revenue à sa fonction royale. On ne peut plus aujourd'hui aborder complètement de problème sans passer par lui, lors même qu'on le condamne. »

III

Il y a une chose qui, assurément, nous tente et passionne plus spécialement dans l'œuvre de Bergson. Les conséquences de ses recherches retentissantes sur la vie spirituelle du philosophe lui-même sont matière à méditations poignantes. Raissa Maritain résume en quelques mots l'apport essentiel de Bergson, ce par quoi il est à part, bien au-dessus de ses pairs les plus fameux : « Bergson libérait l'esprit en le rappelant à l'intériorité où est sa vie véritable, aux profondeurs toutes qualitatives de la conscience, en s'élevant avec

force et succès contre la tendance des philosophes de son temps à tout ramener — même le qualitatif, l'unique et l'incomparable — au nombre et à l'espace, aux quantités mesurables, superposables et réversibles selon l'extériorité et l'homogénéité des relations physico-mathématiques. Si un tel comportement intellectuel est légitime dans le domaine des sciences mathématiques et physiques, il est dans les autres destructif de toute philosophie vraie. » Bergson, prévoyant les objections, répondait d'avance : « Aujourd'hui que grâce à notre approfondissement de la matière nous possédons les qualités qu'elle implique, nous pouvons nous aventurer sans crainte dans le domaine à peine exploré des réalités psychologiques. Avançons-y avec une hardiesse prudente, déposons la mauvaise métaphysique qui gêne nos mouvements, et la science de l'esprit pourra donner des résultats qui dépasseront toutes nos espérances. » Malgré la solidité de sa science, son objectivité scrupuleuse dans l'élaboration du raisonnement pur, il restait loin de l'insensible sensibilité des philosophes uniquement passionnés de leurs spéculations. Il a étudié la vie de l'esprit et, par là-même, la vie de l'âme. Dès lors, la route était ouverte à une évolution personnelle. Du moment que l'âme existe, qu'elle est le moteur principal de l'acte et de la responsabilité, il refusait de séparer des éléments obligatoirement associés. On a pu dire qu'il avait ramené de bons esprits à la pensée religieuse. Tout naturellement il devait lui-même être hanté par l'idée religieuse. On regrettera toujours qu'aucun écrit, notes ou mémoires, nous fasse pénétrer dans le secret de cette évolution. Il convient de retenir tout d'abord qu'il a su « par le mouvement de ses pensées répondre aux problèmes qui l'inquiétaient et qui étaient ceux de son époque » et il s'est vu « obligé de reporter plus loin la réalité qui est la marque de l'homme ». Sa philosophie, où le dosage entre l'intelligence et la sensibilité est une merveille, devait, étant vivante et travaillant dans

l'humain, l'amener au concept du devoir spirituel non comme attitude de l'esprit, mais en raison même d'une éclatante certitude, et qui n'est pas toujours positive et mathématique. La certitude à laquelle il devait aboutir quant à ses répercussions sur sa vie propre allait constituer un acte d'adhésion de la raison à la foi religieuse. On ne peut parler ici d'un miracle de la révélation, mais d'un miracle de l'intelligence, et c'est cela qui est paradoxal, magnifiquement étrange. Bergson libre, dès ses débuts, de toute idée religieuse, comme de tout préjugé, hostile aux idées reçues, veut être logique avec lui-même. S'il entrevoit parmi les mille vérités incertaines dont les hommes peuplent leur vie, une vérité authentique, si surtout — et c'est le cas — cette vérité qu'aucune apparence ne peut confirmer, qu'aucune réalité tangible ne peut démontrer, comporte un acte de décision personnelle, il s'y soumettra avec toute l'honnêteté de son esprit. « L'intuition mystique plus vaste, plus profonde que l'intuition ordinaire » va bientôt agir et mener Bergson au bord du gouffre où l'homme se jette en Dieu. « Le grand mysticisme est le mysticisme agi », dira-t-il. Et il n'importe guère de discuter de la fonction de la religion et de l'origine des religions au point de vue philosophique. Cela c'est l'affaire des spécialistes. Ce qui nous enchante, nous, c'est le don de seconde vue de Bergson et la pénétration de son émotion mystique. M. Alexandre Papadopoulo reproduit une page parmi les plus belles, les plus fortes et les plus significatives et qu'on lira toujours avec admiration :

« Ébranlée dans ses profondeurs par le courant qui l'entraînera, écrit-il, l'âme cesse de tourner sur elle-même. Elle s'arrête comme si elle écoutait une voix qui l'appelle. Puis elle se laisse porter, droit en avant. Elle ne perçoit pas directement la force qui la meut, mais elle en sent l'indéfinissable présence ou la devine à travers une vision symbolique. Vient alors une immensité de joie, extase où elle s'absorbe, ou

ravissement qu'elle subit : Dieu est là, et elle est en lui. Plus de mystère. Les problèmes s'évanouissent, les obscurités se dissipent ; c'est une illumination. Mais pour combien de temps ? Une imperceptible inquiétude, qui planait sur l'extase, descend et s'attache à elle comme son ombre... Quand le sentiment a grandi au point d'occuper toute la place, l'extase est tombée, l'âme se retrouve seule et parfois se déssole... Elle sent qu'elle a beaucoup perdu ; elle ne sait pas encore que c'est pour tout gagner. La phase définitive, caractéristique du grand mysticisme se prépare... L'âme sent un manque çà et là, une douleur partout. Mais cette peine toute superficielle n'aurait qu'à s'approfondir pour venir se perdre dans l'attente de l'espoir d'un instrument merveilleux. L'âme mystique veut être cet instrument. Maintenant c'est Dieu qui agit par elle, en elle : l'union est complète, et par conséquent définitive... C'est désormais pour l'âme une surabondance de vie. C'est un immense élan. C'est une poussée irrésistible qui la jette dans les plus vastes entreprises. Une exaltation calme de toutes ses facultés fait qu'elle voit grand et, si faible soit-elle, réalise puissamment. Surtout elle voit simple, et cette simplicité qui frappe aussi bien dans ses paroles que dans sa conduite, la guide à travers des complications qu'elle semble ne pas même apercevoir. Une science innée, ou plutôt une innocence acquise, lui suggère ainsi du premier coup la démarche utile, l'acte décisif, le mot sans réplique. L'effort reste pourtant indispensable, et aussi l'endurance et la persévérance. Mais ils viennent tout seuls, ils se déploient d'eux-mêmes dans une âme à la fois agissante et « agie » dont la liberté coïncide avec l'activité divine. Plus rien qui paraisse distinguer un tel homme des hommes parmi lesquels il circule. Lui seul se rend compte... De cette élévation il ne tire, d'ailleurs, nul orgueil. Grande est au contraire son humilité. Comment ne serait-il pas humble, alors qu'il a pu constater dans des entretiens silencieux, seul à seul, avec une émotion

où son âme se sentait fondre tout entière, ce qu'on pourrait appeler l'humilité divine?»

Et Bergson conclut que seuls les mystiques chrétiens ont atteint la plénitude car le mysticisme grec ou hindou s'arrête à l'extase, ce qui est une infériorité capitale. Si, par la démonstration de l'impossibilité du *néant*, de l'impossibilité du *rien*, Bergson en arrive à prouver l'existence de Dieu, et si, à ses yeux, la démonstration revêt un caractère tout philosophique, des doctrinaires chrétiens, non des moindres, se sont élevés cependant contre cette prétention, moins au nom de la philosophie que de la doctrine catholique intégrale.

Ici le débat est assez nuageux et les spécialistes pourront en disputer à l'infini. Il n'en reste pas moins que Bergson a atteint aux fondements du catholicisme, qu'il y a été conduit par sa raison, par les preuves éblouissantes de l'intelligence qui devaient se répercuter sur la sensibilité du philosophe. Celui-ci, dialecticien subtil, n'a pas l'ivresse de la dialectique, laquelle constitue un grave danger par les jeux artificiels, toujours possibles, des déductions extrêmes. Aussi bien, nous voyons qu'en fait Bergson était devenu, à la fin de sa vie, catholique d'esprit et de sensibilité. Est-il allé jusqu'à l'acte public d'adhésion? Il est probable que nous ne le saurons jamais. Une lettre que Madame Bergson a écrite après la mort de son mari, laisse entendre que si le philosophe n'a pas osé cet acte, c'est qu'à l'heure où il était appelé à le faire, il s'est abstenu, ne voulant pas que l'acte d'un juif se convertissant pût être interprété faussement, alors que le judaïsme persécuté endurait les pires souffrances. Mais cela n'infirmes pas que Bergson fut en possession de la vérité religieuse. L'aboutissement philosophique de sa pensée ne nous permet pas d'en douter.

C'est par là que Bergson attire les esprits et touche les cœurs. C'est un philosophe et des plus grands, un psychologue et des plus profonds, un métaphysicien et des moins

obscur. De son aventure religieuse qui, à la différence d'autres conversions dramatiques, se présente comme le point final d'une méditation « agie », pour employer une de ses expressions, nous pouvons, aujourd'hui, tirer une utile et décisive leçon. Oui, aujourd'hui, et l'influence de Bergson n'y est pas étrangère, nos réflexions portent sur des objets et des idées auxquels le commun ne s'arrêtait jamais et l'élite bien rarement. La guerre nous a amenés à nous préoccuper de la vie sociale et du sentiment religieux. Philosophie et religion : deux pôles autour desquels, s'il est conscient de sa dignité, l'homme doit graviter. Pourtant la différence est grande entre l'une et l'autre, bien qu'elles se rencontrent en chemin et se dirigent vers le même but. La philosophie, dans son expression absolue, ne prétend atteindre qu'à l'abstrait et les problèmes qu'elle pose et résout sont des problèmes de pure intellectualité. La religion est plus sensible, son domaine est aussi de l'esprit, mais surtout du cœur, et c'est le vrai domaine de la vie. Elle est tout amour et ainsi à la portée des plus humbles ; c'est un règlement de vie sage, clairvoyante qui tient compte de notre nature et fait de nos faiblesses un motif de relèvement. La religion a une politique, celle de l'espoir, tandis que la philosophie qui fuit le mystère, si elle parvient dans son stade dernier à une sorte d'extase inhumaine, n'a pour issue, sans le secours de Dieu, qu'un désespoir hautain. Pour le chrétien authentique, la religion ne peut être séparée de la vie, elles doivent se mêler l'une à l'autre, car la religion est faite pour la vie, et Dieu l'a voulu qui a mis à notre portée tant de biens terrestres. Un chrétien doit vivre en homme, non comme le voulaient les Jansénistes, dans l'intransigeance et la sécheresse. Il faut d'abord aimer selon les hommes pour vraiment aimer selon Dieu, jouir, dans une mesure qui écarte l'excès, des biens de ce monde, la volupté n'étant un péril que lorsqu'elle est ivresse sans discernement ou gloutonnerie de l'imagination. Les Jansénistes prênaient

avant la lettre la doctrine du refoulement, la pire de toutes. Il n'est pas demandé à chaque homme d'être un saint, mais de vivre dignement dans la joie, un regard tourné vers la vie future. Et puis, rien ne commence ni ne finit, tout s'accomplit selon un dessein arrêté d'avance par une volonté plus puissante que la nôtre.

IV

Ainsi le principal intérêt du livre de M. Alexandre Papadopoulo est de nous faire réfléchir, à l'occasion de Bergson, aux problèmes vitaux de la pensée, à tous les problèmes que le philosophe a approfondis. Tour à tour le jeune auteur d'*Un Philosophe entre deux défaites* nous a donné un aperçu complet de l'œuvre de Bergson et a mis en lumière le génie propre de l'homme qui s'est refusé à s'insensibiliser et qui, ayant donné tout son éclat à « l'invincible vérité, cette porte ouverte sur le chemin de la vie », est allé plus loin que ne vont habituellement les philosophes, puisqu'il est allé au profond de l'humain. Les idées, on ne vit pas avec elles si elles ne sont que de pures idées, et il n'est pas courant que les doctrines philosophiques se traduisent en réalités sensibles. Pour nous, il est capital, au contraire, qu'Henri Bergson malgré « la subtilité et la technicité de son enseignement » ait trouvé dans le concept religieux, étroitement adhérent au concept philosophique, le lien par lequel les idées se nouent aux hommes et créent le refuge sauveur.

Il y a trente ans un jeune étudiant et une de ses camarades qui suivaient les cours de la Sorbonne, tous deux esprits graves partis à la recherche de la vérité, se désespéraient de la trouver. L'enseignement des maîtres d'alors les laissait démunis de l'essentiel : ils ne leur ouvraient pas la porte sur le

grand inconnu. L'un d'eux nous raconte, dans des souvenirs émouvants, qu'ils « ne voulaient accepter aucun masque, aucune cajolerie des grandes personnes endormies dans leur fausse sécurité. L'épicurisme qu'elles proposaient était un leurre, tout autant que le triste stoïcisme, et l'esthétisme, — un amusement. Nous ne voulions pas non plus, parce que la Sorbonne avait parlé, considérer que tout était dit. Le monde universitaire était hermétiquement clos sur lui-même ». Ils décidèrent donc de faire pendant quelques temps encore confiance à l'inconnu : « Nous allions faire crédit à l'existence, comme à une expérience à faire, dans l'espoir qu'à notre appel véhément le sens de la vie se dévoilerait, que de nouvelles valeurs se révéleraient si clairement qu'elles entraîneraient notre adhésion totale, et nous délivreraient du cauchemar d'un monde sinistre et inutile. Que si cette expérience n'aboutissait pas, la solution serait le suicide, le suicide avant que les années n'aient accumulé leur poussière, avant que nos jeunes forces ne soient usées. Nous voulions mourir par un libre refus s'il était impossible de vivre selon la vérité. »

Pour se sauver, ils n'eurent qu'à traverser la rue et à pénétrer au Collège de France où Bergson donnait son cours. Ils le firent sous la conduite de Charles Péguy. L'enseignement de Bergson leur apporta aussitôt le réconfort et l'espérance et, à sa suite, ils découvraient la grande vérité dont ils avaient la nostalgie. Le jeune étudiant, Jacques Maritain, allait devenir le grand philosophe catholique, et sa jeune compagne, sa femme, elle-même philosophe, juive convertie au catholicisme, allait servir la même cause avec la même ardeur.

M. Alexandre Papadopoulo ne s'est pas appesanti sur la partie religieuse, c'est-à-dire sur les conséquences religieuses de la doctrine de Bergson. Ce n'était pas là son objet. Mais le livre qu'il a écrit, savant sans lourdeur, pénétrant, fin, constitue le plus intelligent hommage à l'œuvre d'un penseur qui a dominé son temps et auquel, avec le recul des années, le

monde reconnaîtra qu'il lui aura dû, au milieu des malheurs exceptionnels de l'humanité en ces années de guerre, d'apercevoir à son tour, avec un sens nouveau de la liberté, celui de la vérité et de la justice.

Sans doute Henri Bergson a été l'objet de nombreuses critiques. Ce n'est pas à nous de dire si elles sont justifiées. Le mot de Charles Péguy, rappelé par Maurois, conclut le débat à cet égard : « Une grande philosophie n'est pas celle contre laquelle il n'y a rien à dire, mais celle qui a dit quelque chose. » Poète de la durée pure, Bergson a franchi les espaces illimités qui séparent ce qui est visible de ce qui ne l'est pas. Qu'il retrouve Dieu au terme de son voyage à travers les idées, et qu'il le dise, et qu'il le démontre, et qu'il impose sa découverte jusqu'aux esprits endurcis dans une orgueilleuse stérilité, voilà qui réconciliera bien des profanes avec la philosophie et projettera une lumière scientifique inattendue sur le troublant problème de la divinité devant lequel les hommes ont si longtemps hésité.

Georges DUMANI.

POURQUOI HITLER

ATTAQUA-T-IL LES SOVIETS ?

L'histoire est écrite après coup. Quand les incidents sont passés, l'historien vient les constater et les vérifier. Il les admet ou les écarte, suivant les cas.

Les documents, les preuves qui étayent les faits sont rarement découverts au moment où ils se produisent. Les narrateurs du présent vécu sont des chroniqueurs, des mémorialistes ou des journalistes, jamais des historiens.

Car on ne connaît qu'imparfaitement les actualités. On les voit naître et se développer sous ses yeux, mais on ne saisit que la partie de leur surface qui émerge. Tels ces icebergs dont un pic dépasse sans laisser soupçonner la masse qui avance sous l'eau.

Connaîtra-t-on entièrement plus tard ce qui n'était pas perceptible à l'époque? Ce n'est pas certain, mais cela est une autre question.

Il est cependant tentant de s'essayer à l'explication d'un événement contemporain qui nous touche de près et auquel sont mêlés étroitement nos désirs, nos sentiments et nos rêves. Si les jugements que nous portons sur lui risquent d'être faux ou inconsistants, il en restera peut-être un peu de l'intérêt passionné que nous avons eu en le vivant.

*
* *

Pour quelle raison Hitler, après avoir conclu avec Staline un accord et obtenu ainsi la non-participation de la force militaire russe, a-t-il attaqué la Russie et augmenté de cette façon le nombre de ses ennemis et les risques de sa défaite, et cela avant que le conflit fût terminé et le dernier de ses adversaires vaincu ?

Avant de répondre, rappelons brièvement les principaux faits politiques et militaires.

Le 23 août 1939, éclatait avec fracas, dans une atmosphère tendue à l'excès, la nouvelle d'une entente entre l'Allemagne nazie et la Russie soviétique, jusque-là ennemies perpétuelles.

Le lendemain, était signé à Moscou, avec solennité, un Pacte en vertu duquel la rivalité entre les deux pays était « définitivement » écartée. Ils se déclaraient amis et promettaient de se concerter sur tout problème politique international touchant leurs intérêts. Les deux gouvernements s'engageaient à s'abstenir réciproquement de tout acte d'agression, mieux, de toute collaboration militaire avec une autre puissance qui agirait contre l'un d'entre eux. En outre, ils échangeaient leurs produits, notamment des matières premières.

La stupéfaction fut profonde et générale. Une compétition acharnée de six ans, qui prolongeait celle qui avait commencé dix ans auparavant avec le parti national-socialiste, se terminait ainsi par une brusque embrassade théâtrale.

L'Allemagne attaqua la Pologne le 1^{er} septembre. Deux jours plus tard, la Grande-Bretagne et la France déclaraient la guerre à l'Allemagne. En moins de quinze jours, l'armée polonaise était battue. L'on vit alors la Russie faire avancer

ses troupes en Pologne et occuper la partie de son territoire qui bordait ses frontières. Manifestement, la convention publique était accompagnée de clauses secrètes accordant à la Russie des « compensations » territoriales. L'action ultérieure russe dévoilera que ces dispositions étaient beaucoup plus étendues.

Un peu plus tard, les Allemands cédaient même à la Russie une partie des régions qu'ils avaient occupées et qui comprenaient des puits de pétrole.

Entre temps des manifestations d'amitié se déroulaient dans les sphères officielles de Moscou et Berlin pour relever l'éclat du rapprochement entre les deux régimes. Des discours étaient prononcés pour expliquer qu'on pouvait avoir des idéologies contraires et s'entendre pourtant sur le terrain pratique de la politique extérieure.

Appliquant sans doute les clauses confidentielles, la Russie occupait militairement des points stratégiques dans les pays baltes et en faisait retirer par l'Allemagne les éléments de race germanique.

Elle proposa à la Finlande un échange de territoires ayant pour but le renforcement de la défense de Leningrad. La Finlande, ayant refusé, fut attaquée par les Soviets et après une résistance très soutenue, fut finalement battue.

Enfin, les Russes envahirent la Bessarabie et donnèrent l'impression qu'ils se méfiaient des plans allemands dans les Balkans. Ils suivaient aussi avec un intérêt particulier les succès grecs en Albanie et britanniques en Afrique. Des conseils de prudence étaient donnés par la Russie à la Bulgarie en vue de s'abstenir d'intervenir dans la guerre. Des tentatives d'influencer aussi la Yougoslavie dans un sens anti-allemand étaient faites par la diplomatie soviétique.

La Norvège, le Danemark, la Hollande, la Belgique et la France avaient été tour à tour attaqués, défaits et occupés, en l'espace de quelques semaines d'action militaire. Les

Allemands étaient dès lors installés sur la Manche et il a semblé alors que le tour de l'île britannique était arrivé.

Une terrible attaque de dix semaines, déclenchée par les airs, fut néanmoins repoussée.

*
* *

Quels étaient les sentiments de Hitler et de Staline respectivement, lorsqu'ils signaient le Pacte du 23 août 1939? Étaient-ils sincères en faisant la paix, ou, au contraire, n'était-il question pour eux que d'une trêve nécessaire, qu'ils avaient l'intention de rompre à la première occasion propice?

Je ne crois pas qu'on puisse avoir le moindre doute sur les dispositions et les intentions réelles de Hitler, non seulement par ce qu'il a fait dans la suite et qui jette une lumière rétrospective sur ses buts, mais aussi à cause de son caractère, de ses idées propres et du rôle qu'il prétendait jouer dans cette mêlée historique qui mettait aux prises deux courants opposés.

Ayant décidé d'attaquer la Pologne, Hitler qui est l'homme des étapes successives, préparées avec un soin minutieux, craignait de voir l'Angleterre et la France passer des paroles aux actes et cherchait à obtenir que la Russie restât à l'écart. Il voulait éviter à tout prix le combat sur deux fronts à la fois. Il voyait une raison plus urgente encore à neutraliser la Russie dans le fait que cette dernière négociait avec les deux puissances occidentales une alliance militaire contre lui. Il ne perdit pas son temps et parvint à son but, espérant ainsi que l'Angleterre et la France n'oseraient plus lui déclarer la guerre ou bien que, si elles la lui faisaient, il pourrait plus facilement en venir à bout.

Aurait-il attaqué la Pologne s'il n'avait pas réussi à détacher la Russie de l'accord projeté par cette dernière avec les deux puissances occidentales? On ne saurait y répondre

catégoriquement, mais on peut admettre comme assez probable qu'il eût alors remis à plus tard l'exécution de ses projets, se contentant de compensations obtenues par des manœuvres pacifiques.

Il est donc permis d'affirmer qu'en signant le Pacte avec la Russie, Hitler ne pensait qu'au moment où il le déchirerait et s'abattrait sur son principal ennemi.

Quant à Staline, ses idées devaient être plus compliquées. Sans doute ne se faisait-il aucune illusion sur les intentions de son partenaire qu'il connaissait de longue date, dont il devait avoir soigneusement étudié les écrits et les actes, et qu'il craignait. Mais la situation était terriblement difficile en Europe. Le mouvement démocratique semblait avoir été enrayé. La guerre civile d'Espagne avait été une défaite pour Staline. On avait fait Munich en l'ignorant. La Tchécoslovaquie, qui constituait un poste avancé de la résistance à l'Allemagne, venait d'être démantelée. La «révolution mondiale» était en baisse. Il fallait maintenir l'État soviétique contre la rafale qui montait. D'autre part, Staline se méfiait de la politique franco-britannique, si hésitante, et, avant tout, il craignait que, dans une guerre avec l'Allemagne, il n'eût à supporter la plus grande part du poids de ses armées.

En outre, les offres de Hitler lui ouvraient de nouvelles perspectives. En s'abstenant de participer à la guerre, il nourrissait le ferme espoir d'y voir son plus grand ennemi, — l'Allemagne nazie, — user ses forces, peut-être jusqu'à l'épuisement. La Russie soviétique intensifierait ses préparatifs et pourrait ainsi choisir le moment d'une intervention efficace.

*
* *

Après la chute de la France, Hitler dépêcha, avec un retard qui diminua ses chances, son aviation et sa flotte sous-marine contre l'Angleterre et son ravitaillement vital.

En ce qui concerne ses armées de terre, il les prépara *dès alors* (c'est une hypothèse qui sera infirmée ou non par ce qui sera révélé après la guerre) pour une campagne contre la Russie.

L'attaque, qui était vraisemblablement fixée pour le printemps 1941, n'a pu avoir lieu que le 22 juin, Hitler ayant perdu six à huit semaines pour courir à l'aide de son malheureux allié qui, en plus des ses échecs en Libye et en Afrique Orientale, venait de subir une défaite cuisante en Albanie.

La Grande-Bretagne, en dépit des coups qu'elle avait reçus, restait debout tant dans son île où elle se préparait fiévreusement et maintenait courageusement ses communications d'outre-mer que dans le Moyen-Orient où les désastres italiens sur tous les fronts venaient d'être éclipsés par l'invasion allemande de la Grèce et le rétablissement de la situation axiste en Libye. A ce moment et à la suite de la prise de la Crète par les parachutistes allemands, le Moyen-Orient semblait particulièrement vulnérable.

On pouvait s'attendre à ce que Hitler dirigeât ses entreprises contre la Grande-Bretagne et le Moyen-Orient ou contre les deux à la fois. Il n'en fit rien et c'est la Russie qu'il attaqua. Ses dispositions avaient été prises depuis longtemps. Pourquoi?

Pour quelle raison Hitler n'a-t-il pas parachevé son œuvre en tentant de vaincre l'ennemi qu'il avait devant lui, mais a-t-il précipité la Russie dans le camp de ses ennemis?

Quels sont les mobiles qui l'ont poussé à prendre cette grande et redoutable décision?

Ils sont multiples et peuvent être groupés en trois catégories : militaires, psychologiques et historiques.

Nous tenterons de les résumer.

RAISONS MILITAIRES.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici un exposé de spécialiste, d'amateur de choses militaires ou de stratège de salon, mais de simples constatations qui tombent sous le sens commun.

La Russie est un pays qui avait réalisé de très grands progrès en matière d'industrie lourde et d'armements, et qui depuis septembre 1939 intensifiait ses préparatifs de guerre.

L'Armée Rouge représentait un grand effort d'organisation et d'entraînement.

Un cadre de jeunes officiers sortis du peuple avait reçu une bonne instruction militaire.

Une nouvelle discipline était instaurée dans l'armée, qui avait écarté presque complètement le système des commissaires du parti communiste.

L'équipement de cette armée n'était pas complet, mais menaçait de le devenir.

La Russie disposait d'amples matières premières pour la fabrication d'armes et de combustible pour les moteurs.

Elle constituait aussi un immense réservoir d'hommes.

L'Armée Rouge cependant, devait penser Hitler, ne pouvait se mesurer avec l'armée allemande, mais si cette dernière venait à être sérieusement épuisée par des expéditions contre la Grande-Bretagne ou le Moyen-Orient, elle risquerait de perdre une grande partie de sa force offensive contre un pays vaste et défendu par une armée dont la puissance croissait sans cesse.

D'autre part, l'Allemagne avait besoin de blé et de pétrole. La Russie en possédait abondamment. Les réserves allemandes en pétrole étaient entamées. La fabrication du pétrole synthétique et même la production roumaine ne couvraient pas sa consommation de guerre. Une Allemagne qui

s'installerait en Ukraine et jusqu'à la Volga, et occuperait en outre le Caucase, disposerait de sources inépuisables de vivres et de carburant. Du même coup, elle menacerait le cœur du Moyen-Orient et neutraliserait absolument la Turquie.

Le Japon, qui guettait, prêterait la main à une action combinée contre l'Empire Britannique.

Le facteur moral était escompté par Hitler comme favorable à ses propres desseins. La Russie avait été violemment labourée par une Révolution impitoyable. De larges portions de sa population bourgeoise et paysanne avaient été secouées. Le régime avait été maintenu par le déploiement d'une dictature de fer qui, dans l'esprit du Fuehrer, devait avoir créé de larges couches de mécontents, qui épiaient l'occasion de se soulever ou du moins d'accueillir en libérateur un conquérant étranger. En outre, des éléments allogènes devaient nourrir des désirs de libération contre un pouvoir central en fait très puissant.

La campagne de Finlande devait aussi encourager une estimation défavorable de la valeur combattive de l'armée rouge. La défaite de ce petit pays avait été assurée péniblement et mettait en cause la capacité de l'état-major soviétique.

En outre, et au point de vue stratégique, l'Allemagne devait éliminer en premier lieu une menace sur ses derrières avant d'entreprendre des opérations lointaines de grande envergure où elle aurait besoin de toutes ses forces. Le succès miraculeux de la campagne de France ne pouvait pas se répéter. On ne devait pas compter une fois encore sur cette chance inespérée, et ce serait tenter le diable que de renouveler la même expérience.

La logique la plus élémentaire (mais la logique vous joue parfois des tours pendables) exigeait qu'on s'attaquât d'abord à l'adversaire le plus prêt, en remettant à plus tard la lutte

contre l'adversaire qui doit encore se préparer. La Grande-Bretagne ne pouvait agir avant longtemps. D'ici là, croyait Hitler, la Russie serait mise hors combat.

Et puis cette victoire pouvait causer une certaine panique dans l'Empire Britannique. Au printemps de 1941, époque prévue de l'offensive allemande contre la Russie, l'Empire Britannique était le seul ennemi resté debout. Les États-Unis d'Amérique étaient profondément divisés à l'intérieur. Une victoire allemande contre la Russie pouvait avoir pour effet non seulement de disloquer la volonté britannique de continuer une lutte désormais sans espoir, mais aurait en même temps renforcé le courant pacifiste aux États-Unis, lesquels n'auraient pas osé participer à un conflit qui s'avérerait terriblement dangereux.

Ainsi peuvent être résumées dans leurs grandes lignes les raisons militaires qui devaient vraisemblablement pousser Hitler et son état-major à l'attaque de la Russie.

RAISONS PSYCHOLOGIQUES.

Hitler a connu le marxisme par les ouvriers viennois rencontrés dans les chantiers de construction au moment où il cherchait à gagner sa vie. Il ressentit une certaine répulsion pour les idées égalitaires et internationalistes. Il fut choqué par les tendances antinationales du mouvement ouvrier, lui qui était nationaliste allemand, haïssant la dynastie austro-hongroise, qui maintenait séparée du corps national la portion méridionale de la nation allemande.

Son antipathie à l'égard des principes marxistes était doublée d'un antisémitisme aigu qu'il contracta, comme il le raconte lui-même dans *Mein Kampf*, à la vue de ces juifs polonais, aux boucles crasseuses, pâles et faméliques, qui déambulaient dans les rues de Vienne comme des fantômes échappés à un Orient de cauchemar.

A cette race appartenait un grand nombre de chefs marxistes qui, selon le sentiment exalté de Hitler, cherchaient à insuffler au mouvement socialiste, dont le réformateur moderne était aussi un Juif, cette folie errante de déracinés et d'aventuriers qui lui semblait être l'essence du peuple juif.

La première guerre mondiale finie, Hitler, caporal non démobilisé de la Reichswehr et agitateur politique débutant, employé par ses chefs à combattre les idées socialistes dans le mouvement ouvrier de Munich, y rencontra dans de nouvelles conditions son vieil ennemi, le marxisme.

Depuis lors et jusqu'au 23 août 1939 il ne cessa de lutter contre lui, d'abord par la parole et l'invective, ensuite avec son parti organisé et enfin, après son arrivée au pouvoir, par des exécutions, des condamnations et des réclusions dans des camps de concentration.

Dépassant le marxisme d'Allemagne, il dirigea le combat contre son foyer central, les Soviets et l'Internationale Communiste. Il les accabla durant vingt ans de ses harangues enflammées, de ses insultes et de ses menaces de mort.

Son mépris et sa haine atteignaient les hommes qui dirigeaient les Soviets et qui étaient constamment qualifiés par lui de judéo-communistes exécrationnels et d'aventuriers criminels.

Il en était sans doute arrivé à éprouver contre eux un profond ressentiment qui exigeait pour s'assouvir leur extermination.

Ses idées et son programme, qui visaient la Russie en tant que terre convoitée et le communisme en tant qu'idéologie adverse, trouvaient dans ses sentiments personnels un excitant qui décuplait leur efficacité.

De tels sentiments pouvaient être contenus provisoirement par un calcul politique d'une très haute importance, mais ils en étaient exaspérés.

C'est la rage au cœur que Hitler doit avoir congratulé

Staline à l'occasion de son anniversaire de naissance en 1940, et assisté à l'occupation par les forces russes, de territoires que son accord avec la Russie l'avait contraint de lui laisser prendre. C'est avec une colère comprimée qu'il suivait les préparatifs de son rival, qui considérait d'un air narquois les phases malheureuses de l'action allemande en Angleterre et de ses difficultés dans les Balkans.

Lorsque, après avoir pesé les risques d'une action militaire contre la Russie, il a décidé de réaliser son projet d'une conquête de terres russes, sa passion personnelle contre le régime des Soviets et ses dirigeants doit avoir précipité sa détermination. Les doutes, les hésitations, le souci d'opportunité ou les lacunes qui pouvaient subsister dans son esprit et celui de ses conseillers, furent balayés par des mobiles passionnels.

Un facteur sentimental d'une gravité exceptionnelle venait s'ajouter ainsi aux calculs froids de l'homme d'État.

RAISONS HISTORIQUES.

Elles peuvent être appelées aussi idéologiques, politiques ou dialectiques selon la terminologie qu'on choisira.

Elles sont d'ordre divers et se déduisent des écrits mêmes de Hitler et de ses lieutenants, des études et commentaires qui en ont été faits, ainsi que de certaines biographies du personnage.

1. — La race allemande occupe le centre de l'Europe. Arrêtée dans son expansion démographique à l'ouest, elle a poussé son avance vers l'Est et le Sud-Est aux dépens des Slaves en y laissant des enclaves occupées par des nationalités irréductibles à toute absorption.

Ce n'est qu'en 1870 que ce peuple s'est intégré, pour la première fois, dans un État unifié.

Ayant été fortement industrialisée et sa population s'étant

accrue, l'Allemagne s'est sentie à l'étroit dans ses frontières.

De 1870 à 1918, ses dirigeants ont cherché et réussi à développer ses débouchés à l'étranger pour l'écoulement de ses produits industriels. L'Allemagne acquérait en même temps des colonies et des points d'appui militaires hors d'Europe.

Après sa défaite de 1918, elle fut plongée dans des crises économiques, politiques et morales.

Pour l'en sortir, Hitler et son parti ont proposé à la collectivité allemande un programme qui, à côté de quelques mesures rationnelles d'ordre économique et social (inspirées, au reste, du socialisme), était un ramassis de préceptes et de règles qui tendaient à faire de ce peuple un monstre de la technique ultra-moderne.

La situation dans laquelle se trouvait ce peuple, ses qualités et ses défauts ainsi que sa tradition historique et idéologique, faisaient de lui une proie tout indiquée pour le nouvel évangile prêché par le nazisme.

Envisageant le phénomène à un autre point de vue, on pourrait dire que c'est le peuple allemand lui-même qui de ses propres profondeurs, travaillées par les impérieuses conditions dans lesquelles il vivait depuis sa défaite, et troublées par les rêves nébuleux et maladifs d'un impérialisme qui n'a jamais cessé de le tourmenter, a projeté dans le domaine de l'action son désir effréné de domination par la force organisée.

De rares éléments lucides formaient des flots de résistance où l'on rencontrait des hommes de science, des esprits religieux, des idéologues humains : ceux-ci furent persécutés ou dispersés.

2. — Hitler et ses fabricants d'idées ont formulé une série d'impératifs catégoriques, dont celui de la race élue et privilégiée, ainsi que de l'espace vital revenant de droit à cette race.

Des ces deux impératifs Hitler a forgé une arme contre la Russie.

Les Slaves sont une race inférieure, constate Hitler. Dans leur ensemble ils représentent une masse rétrograde, sale et illettrée, ayant un niveau de vie très bas. Hitler décréta donc que les Slaves devaient être conquis par les Allemands qui avaient le droit de s'installer sur leurs terres.

3. — Cet article de son programme était renforcé par un autre *credo* de sa doctrine. L'industrialisation à outrance de l'Allemagne constituait pour elle un danger multiple. Elle la faisait dépendre de débouchés extérieurs; elle obligeait la race élue de se concentrer jusqu'à l'étouffement dans les usines et les villes ouvrières où sa santé physique et morale périclitait : la vie à la campagne et la culture de la terre amèneraient un désencombrement, une aération de la population, qui devait lui assurer un équilibre social et la santé.

Les vastes plaines de la Russie étaient tout indiquées pour l'élargissement de l'espace vital germanique.

4. — Si la poussée vers la Russie était commandée, aux yeux de Hitler, par des lois d'ordre scientifique, spirituel et social, elle devenait pour ainsi dire urgente par l'état dans lequel se trouvait ce pays. Il était, remarque Hitler, désorganisé par le bolchevisme. Il était contaminé par une idéologie qui constituait une menace pour tous les peuples. En réalisant son plan historique, l'Allemagne extirperait en même temps le communisme.

5. — L'Allemagne n'était pas seule intéressée à cette entreprise. Toute l'humanité « civilisée » devait y collaborer, et il est certain que Hitler a cherché par sa diplomatie et sa propagande à entraîner les États d'Occident et la Pologne à une espèce de croisade moderne contre les Soviets.

6. — Il existe des différences fondamentales entre le communisme et le nazisme. Si tous les deux sont des dictatures

appuyées sur un parti d'État qui pratiquement a la haute main sur l'Administration, si leur économie au point de vue de leur expansion est régie par des plans d'ensemble, si certaines méthodes d'organisation et de police employées par les deux systèmes ont certaines analogies, la philosophie qui les inspire et les buts qu'ils poursuivent diffèrent radicalement. Le nazisme prône la suprématie du peuple élu et son droit d'étendre sa domination économique et politique sur les autres peuples; le communisme recherche la transformation sociale des peuples par la montée des travailleurs au gouvernement économique et politique des pays. L'un préconise l'exaltation du nationalisme jusqu'à l'exaspération; l'autre veut l'union des travailleurs par-dessus les frontières nationales ou raciales.

Les deux systèmes ne peuvent coexister. La lutte entre eux est une nécessité idéologique et politique.

Démocratie et socialisme sont les ennemis du mouvement nazi allemand.

*
* *

En attaquant les Soviets, Hitler a donc obéi à la logique des faits sous lesquels il s'était lui-même placé, aux principes et aux idées auxquels il s'était attaché, aux conséquences du programme qu'il avait adopté, aux intérêts de son parti et des classes qui le suivent, à ses sentiments, ses haines et ses impulsions, à cette espèce de frénésie qui le possède et qu'il a inoculée aussi à son peuple, aux nécessités de guerre qu'il a lui-même provoquées.

Son action contre les Soviets apparaît ainsi comme inéluctable. Sa manœuvre du Pacte du 23 août 1939 en devient d'autant plus extraordinaire. Sa réussite semble un exploit incroyable.

Mais si l'attaque contre la Russie était historiquement fatale, peut-on dire que le moment choisi par Hitler pour la déclencher était opportun?

Pour répondre par l'affirmative il faudrait être certain que Staline n'aurait pas laissé le temps à Hitler de tenter une grande offensive contre l'Angleterre ou le Moyen-Orient. De cela on ne peut être sûr et il est vraisemblable que le facteur psychologique a joué ici dans une proportion hors de toute mesure.

Enfin, Hitler a sans aucun doute sous-estimé la réaction d'un grand peuple menacé dans son existence.

Michel PÉRIDIS.

UNE LETTRE.

Omm Youssef pilait des épices. Malgré ses soixante-dix ans, le bras restait vigoureux et toute la cuisine résonnait. C'est gai de piler des épices. Un peu de fatigue mais stimulée par un rythme vif, sonore, accentuant à chaque coup l'odeur de cannelle. Parfois, pour reprendre haleine, Omm Youssef s'arrêtait et sans redresser son dos définitivement rond, levait la tête pour respirer à fond et machinalement disait : « *Ya Rabb!* » comme celles qui ont la conscience pour elles, puis le pilon retombait dans le mortier.

La clochette du jardin tinta, suivie d'un bruit de portail refermé. Omm Youssef, trop dure d'oreille, n'entendit pas venir le facteur. La cuisine donnait sur le jardin. Avec son crayon, le facteur frappa à l'appui de la fenêtre.

— Une lettre pour toi ! annonça-t-il. D'une main décidée, il avança une enveloppe.

— Une lettre pour Madame, rectifia la servante.

C'était justement l'heure du thé. Madame était toujours contente d'apercevoir, appuyé contre la théière, le courrier de l'après-midi.

— Non. Une lettre pour toi. Et c'est une lettre recommandée. Il faut signer, là.

Le facteur montra un espace blanc, tendit le crayon copiatif. Mais il savait bien qu'avec ses petites nattes grises dans le

dos et son mouchoir noué sur la tête, Omm Youssef était trop vieille et trop simple pour avoir jamais appris à écrire.

— Tu es sûr que c'est pour moi ?

Elle le regarda avec des yeux méfiants déjà envahis par une peur vague. Depuis que Youssef était mort, elle n'attendait plus rien et personne ne se souvenait d'elle. Aux vieux et aux pauvres, il n'arrive que des malheurs par la poste. Mais pour elle qui avait tout perdu, le malheur, Dieu merci ! était épuisé.

— Tu es sûr ?

— Est-ce que par hasard je ne saurais pas lire, moi ? dit le facteur. Tiens, je vais signer pour toi.

Il approcha le papier de ses yeux, pencha la tête de côté, écrivit, puis prestement lança la lettre. « Attrape ! » La lettre voltigea et vint retomber sur la table de la cuisine, près du mortier en soulevant une chaude odeur d'épice. Omm Youssef regardait, incrédule, ne pouvant pas encore admettre que ce papier étrange fût pour elle. Pourtant, il était là, chargé de timbres, de signes mystérieux, et lourd d'un secret intact, et le facteur avait signé pour elle, Omm Youssef. Que fallait-il faire ? Elle ne savait pas. Cette lettre arrêtait l'ordre de la journée, bloquait le temps et le pilon sembla soudain très lourd à son bras subitement fatigué.

— Eh bien, cria Madame, et le thé ?

Oubliée sur le primus, l'eau bouillait depuis un moment. Le thé serait mauvais. Madame le saurait rien qu'en le versant dans sa tasse. Elle était toujours si fine à discerner, à la couleur, le thé fait avec de l'eau longtemps bouillie. Elle ne gronderait pas. Elle ne dirait rien, comme d'habitude. C'était une vraie dame qui ne parlait jamais à la bonne, non par orgueil, mais simplement parce qu'elle vivait par la pensée bien trop haut pour avoir quelque chose en commun avec une servante si simple.

Omm Youssef prépara le plateau avec l'automatisme de dix ans d'habitude. Mais la lettre encombra la table. Les doigts

mouillés n'osaient la saisir. Décidément, il n'y avait pas de place pour cette intruse. Omm Youssef la poussa avec un coin du plateau. Même toucher ce papier lui faisait horreur. Il ressemblait trop à celui que son fils lui avait envoyé pour lui apprendre sa maladie, honteuse comme sa pauvre vie. Mais tout de suite après il était mort et Omm Youssef avait dit : « Tout est fini pour moi. »

Elle se rappela toutes ces choses et soupira : « *Ya Rabb! Ya Rabb!* » Cependant, la peur informe lui serrait la gorge, lui serrait le cœur. La fatigue accumulée pesa comme une chappe de plomb. Le matin, elle se levait à l'aube pour arroser le jardin, donner à manger aux poules, qui, voraces, l'attendaient en se bousculant derrière le grillage. « Ne te fatigue pas, disait parfois Madame. Tu es vieille. » Mais Omm Youssef ne pouvait se passer de ces heures où libre et seule, pieds nus dans le jardin, elle se sentait indispensable aux poules, aux plantes, aux fleurs délicates guettées par les bourdons, aux premières tiges des haricots que le vent désenlace et traîne à terre.

Elle vérifia le plateau : rien n'y manquait. Avec précaution elle le monta jusqu'au petit salon où Madame, dos tourné à la porte, écoutait la radio. Sa longue silhouette un peu accablée semblait inaccessible, perdue dans un univers qui n'était qu'à elle seule.

La nuit tombe vite en décembre. Lorsque la servante redescendit à la cuisine, l'obscurité noyait la pièce. Seule la lettre mettait une tache claire près du mortier de bois.

La clochette tinta. Bruit du portail refermé avec force. C'est Monsieur qui rentrait. Il revenait de l'« autre » maison. Madame s'avança jusqu'au palier, donna de la lumière et pencha au-dessus de la rampe son visage fané qui s'efforçait de sourire sans reproche. La chatte accourut en miaulant et toute la maison sembla s'éveiller à l'approche de cette présence d'homme vigoureux, satisfait d'un bonheur récent et secret.

— Il fait froid, ce soir. Monte du bois, je vais allumer la cheminée, dit Monsieur en passant devant la cuisine.

Omm Youssef monta le bois qu'elle avait cassé le matin et, agenouillée devant l'âtre, elle disposa les brindilles, le papier froissé. Le feu monta en crépitant. Devant la bonne chaleur pétillante, Madame et Monsieur avancèrent leurs fauteuils et Omm Youssef se retira, pour laisser la place aux maîtres et à leurs mutismes conjugués. Mais la courte vision de cette flambée lui avait réchauffé le cœur en atténuant son angoisse. Un peu apaisée, elle redescendit l'escalier. En bas à l'entrée, amplifié par le silence, tic tac de la pendule, brusquement couvert par la rumeur assourdie de la radio. Puis de nouveau la quiétude des maisons sans enfants, où les habitudes immuables tissent une sorte de garantie contre l'imprévu. Rien ne pouvait arriver. Tout était, comme hier, rassurant à force d'uniforme monotonie. Omm Youssef cessa de penser qu'une lettre ne peut être qu'un signe de malheur et comme elle aussi avait froid, elle alla mettre sa vieille jaquette tricotée au-dessus de son sarreau.

Mais la nuit, elle ne put dormir. L'insomnie avivait ses craintes. Les yeux grands ouverts dans le noir, elle chercha quelle épreuve encore inconnue menaçait sa fragile retraite de vieille servante qui n'espère plus rien que la mort sur place. Elle cherchait, ne trouvait pas, et soupirant, gratta une allumette. Sur la table, près de son lit, une photo de jeune garçon, figé debout, sans sourire, visage fermé : Youssef, tel que sa mère jusqu'à la fin penserait à lui. A ses yeux il n'avait jamais grandi, pour demeurer l'enfant tyrannique, assoiffé de tendresse : « Maman, tu verras, quand je serais grand. Tu n'auras plus besoin de travailler. » Ah ! rien ne serait arrivé s'il n'avait rencontré cette mauvaise femme affiliée à une bande de trafiquants en hachich. De cela, Omm Youssef était sûre et cette certitude était son dernier orgueil. Son fils n'avait été qu'une victime, le seul à expier en prison

pour les autres, soudain disparus. Libéré, il avait vécu d'expédients. Puis cette maladie inavouable et un mois après, il mourait. Omm Youssef avait vendu ses bracelets d'or pour acheter le droit de l'enterrer seul, pendant quelques années. Monsieur et Madame avaient été bons pour elle : « Ne te hâte pas, prends tout le temps nécessaire... » Mais il ne lui avait fallu que quelques heures pour brûler tout ce qui demeurait de son fils, vêtements, papiers, et photo de la femme maudite. Le vide fait, elle était revenue le soir même, murée dans son chagrin sans paroles et sans larmes. Et jamais plus il n'avait été question de Youssef. Une pudeur instinctive l'empêchait de parler. Et puis, Madame avait ses propres soucis, Monsieur ses plaisirs à lui. Dans la maison des maîtres, on ne partageait ni la joie ni la peine, mais rien que le même silence.

Omm Youssef chercha qui pourrait lui lire sa lettre. Près de la poste, il y a toujours un ou deux écrivains publics installés devant un pupitre, à l'ombre d'un parapluie. C'est à l'un deux que le lendemain elle s'adresserait.

*
* *

Omm Youssef est allée au marché. Elle a préparé le repas comme d'habitude. Mais après le déjeuner, elle a guetté le départ de Monsieur pour lui demander combien elle pourrait tirer de la vente de ses Crédits fonciers et de cette montre démodée, mais en or, en vrai. « Regardez-la, Monsieur. »

Monsieur s'est arrêté, surpris.

— Pourquoi as-tu besoin d'argent? Méditerais-tu une folie, à ton âge? Ton fils ne t'a pas laissé beaucoup d'économies.

Une main sur la poignée de la porte, Monsieur était plus pressé de partir que de palper cette montre ridicule avec son cadran à fioritures et ses aiguilles ajourées.

— C'est vrai, dit Omm Youssef comme prise en faute.

Pourtant par sa présence, elle semblait insister. Alors, afin de se débarrasser d'elle et s'en aller plus vite :

— Les Crédits fonciers, combien en as-tu? Compte onze à douze livres l'un. Quant à la montre, je ne sais pas. Il y a peu d'or dans ces vieux machins et lorsqu'on veut les vendre, personne ne vous en donne grand'chose. Au revoir.»

La porte se referma. Clochette du portail. Il était parti. Au premier étage, le pas de Madame allait, venait. Parfois le bruit d'un tiroir poussé à fond, le grincement de l'escabeau traîné devant la bibliothèque. Madame allait se mettre à lire. Omm Youssef, mentalement, refit ses calculs et une fois de plus secoua la tête. La somme était trop forte pour elle. Il valait mieux y renoncer dès maintenant. Elle retira ses socques et s'en alla au jardin. A ses pieds nus, la terre chaude de l'après-midi était chaude d'une chaleur vivifiante et apaisante à la fois, comme un rappel de la grande paix définitive. Bientôt les premières roses de l'hiver éclateraient, rouges et drues. Au pied d'un de ces rosiers, Omm Youssef se rappela avoir enfoui la chatte morte, il y a trois mois. Madame avait dit : « Cache-la, je ne veux pas savoir où. » Madame aimait tant cette chatte, qu'elle n'avait pas eu honte de la pleurer. Elle était restée trois jours sans sortir et lorsqu'elle était allée au jardin, la terre durcie ne trahissait rien. Mais cet hiver un certain rosier promettait une floraison plus vivace.

Alors soudain, Omm Youssef se décida et rentra dans la maison. Madame sembla contrariée de la voir apparaître. Cette intrusion était désagréable, presque choquante comme une indiscretion. Être trop patiente avec les vieilles servantes, les encourage à devenir encombrantes.

— Qu'est-ce que c'est? Un doigt dans le livre refermé, Madame avait hâte de retrouver sa solitude et sa voix interrogeait avec agacement.

— Ne pourriez-vous pas me donner du gros fil et une aiguille?

— Prends la boîte à ouvrage. Tu y trouveras tout ce qu'il te faut. Sers-toi de la machine à coudre si tu en as besoin. Mais ferme la porte, et le thé à cinq heures.

Dans son armoire, Omm Youssef a trouvé un grand morceau de toile écrue, restant d'une robe de Madame. Elle l'a coupé bien droit, puis elle l'a replié par le milieu et maintenant elle coud un sac bizarre, très long, assez large. Elle coud à points serrés. Sa main, usée par les travaux de la maison et du jardin, est lente et son vieux menton s'appuie fortement sur sa poitrine dévastée. Elle est toute repliée sur son ouvrage. Elle a eu de la peine à enfiler l'aiguille. Ses yeux pleins de larmes voyaient trouble. Ses doigts tremblaient. Puis, peu à peu, la hâte de finir vite l'a gagnée comme une fièvre.

Elle n'a pas entendu venir Madame. Madame qui jamais ne vient à la cuisine. Madame un peu confuse d'avoir été si sèche tout à l'heure parce que prise par un roman d'une humanité poignante, et qui, maintenant, pour effacer ce moment d'impatience, cherche à dire quelque chose, ne trouve rien, et enfin se décide, accrochant au hasard, le premier prétexte :

— Alors, tu couds ? Montre. Quel drôle de sac ! Ses mains déplient l'ouvrage, palpent le tissu. « J'ai eu une robe comme ça, dans le temps. Et qu'as-tu l'intention de faire de ce sac ? »

Omm Youssef lève son visage, regarde un peu dans le vague. Cette curiosité inusitée tente son besoin instinctif de parler pour se décharger. Elle hésite pourtant, et déjà Madame suit une autre idée, ouvre le tiroir où sont les vieux ciseaux dont elle se sert pour couper les fleurs, et tandis qu'elle cherche parmi les cueilleurs de bois et les couverts de cuisine, Omm Youssef explique :

— J'ai reçu une lettre du cimetière. On va le mettre dans la fosse commune. Alors pour l'isoler, j'ai pensé lui faire ce sac. Voilà. C'est tout.

Jeanne ARCACHE.

HERMÉTISME.

L'anniversaire de la naissance de Mallarmé a été l'occasion de toute une manifestation littéraire. On doit grandement se féliciter de voir que même au milieu des pires catastrophes l'étincelle de la pensée ne s'éteint pas et atteste au contraire sa pérennité. Dans *la Revue du Caire* on a pu lire tout récemment un article où M. Gabriel Bounoure s'est efforcé de dégager l'essentiel de l'effort d'un des grands tourmentés de la recherche poétique.

Mallarmé vaut, en effet, beaucoup moins par ce qu'il a réalisé que par ce qu'il a rêvé. Et c'est à interpréter le sens de cette vaine poursuite que s'exercent tous ses commentateurs. Ainsi va-t-il, d'ailleurs, de beaucoup d'écrivains actuels et non des moindres. Ils apparaissent comme de surprenants phénomènes, car alors qu'ils se flattent de projeter une lumière nouvelle, un épais brouillard enveloppe les lentilles de leur phare. Ils sont la lumière noire de la poésie et, pour en percer les mystères, il faut faire appel à une catégorie très spécialisée d'initiés, le commun des mortels, le *profanum vulgus*, continuant à naviguer dans les ténèbres.

Le mal est que les initiés eux-mêmes nous donnent de leurs recherches des résultats absolument contradictoires. Chacun propose une explication qui lui est propre et diffère en tous points de celles qui l'ont précédée ou la suivront.

Leurs conclusions confrontées, on n'est guère plus éclairé après qu'avant. S'agissant de textes qu'on assure écrits en français, on s'aperçoit que pour illuminés qu'ils soient, les commentateurs ne procèdent pas autrement que s'ils s'évertuaient au déchiffrement de textes hittites ou égéens. Pour dire tout et le vrai, il ne saurait en aller autrement car la matière qu'ils malaxent n'est rien d'autre que *l'hermétisme*.

L'hermétisme est de tous les temps, mais il se manifeste presque toujours au cours de périodes troublées, quand les corps comme les esprits s'en vont à la dérive et cherchent un espoir où se raccrocher. Il est aussi une manière de réaction contre la vulgarité et la facilité, réaction d'ailleurs inutile puisque l'effet ne dépasse pas l'individu. Pour le mieux définir et me dégager autant que faire se peut de toute subjectivité, je ne crois pas pouvoir mieux faire que de recourir à la plume d'un des leaders de la *Nouvelle Revue française* qu'on ne saurait certes accuser de «pompiérisme», car elle marche à l'avant-garde de l'armée des novateurs et ne se refuse à aucune audace. Or voici ce qu'écrit Thierry Maulnier dans son *Introduction à la poésie française* :

«L'hermétisme, véritable trompe-l'œil poétique, substitue à cette distance ineffable entre le pouvoir signifiant du langage et le mystère universel une distance artificiellement calculée entre le langage et la signification. Il couvre ainsi d'une obscurité préméditée la clarté du langage alors que la fonction de la poésie est de faire sourdre le mystère du plus profond de la clarté... L'hermétisme nous invite à aller d'une forme arbitrairement difficile vers un sens d'autant plus sommaire qu'il se découvre plus complètement. Il ne nous offre donc qu'une poésie apparente qui loin de se charger à mesure que le poème est plus connu, plus médité, plus répété, de rayonnement et de substance, se désagrège

au contraire sous l'effort de la réflexion qui s'y applique et s'anéantit avec l'obscurité même. . . . Ainsi la hautaine prétention du poète hermétique aboutit en fin de compte au même résultat que les grands alignements d'insignifiance sonore de Musset et de Hugo.»

Rien ne me paraît plus vrai, réserve faite sur «les grands alignements d'insignifiance sonore de Musset et de Hugo». Thierry Maulnier n'est pas sensible aux effluves musicaux. Affaire d'oreille et de sensibilité. La musique ne pénètre pas toutes les âmes. Du moins l'auteur pose un principe excellent : «La fonction de la poésie est de faire sourdre le mystère du plus profond de la clarté.» Ce résultat est-il atteint par Mallarmé? Il me paraît bien difficile de répondre par l'affirmative.

*
* *

Moi aussi, en compagnie de Lugné Poe et de Natanson, j'ai par trois fois gravi les marches raides de l'escalier de la rue de Rome. Moi aussi j'ai écouté avec recueillement la parole du mage. Moi aussi j'ai pleinement goûté l'attrait de sa parfaite sincérité, de sa recherche «d'autre chose», mais toujours, ainsi que mes compagnons, j'emportais un sentiment indéfinissable de malaise. Celui que l'on éprouve en présence d'un inventeur incapable de transporter dans la réalité les concepts de son esprit. Mallarmé était un souffrant conscient de son impuissance, mais tout de même acharné dans la poursuite de son rêve. Attitude digne de tout respect, mais stérile.

Véritable alchimiste, le poète voulait extraire de la gangue des mots d'or pur, le diamant à facettes, valant par lui-même en dehors de sa signification banale. Il voulait le doter d'une sorte de pouvoir magique, d'un pouvoir de suggestion ouvrant à la pensée des horizons infinis. Ainsi compris, le mot devait

se suffire à lui-même. Convenablement accolé au mot suivant on en pouvait faire le maillon d'une chaîne sans fin dont chaque élément garderait sa valeur propre ainsi que fait l'orfèvre associant saphirs, rubis et émeraudes. Seulement, en dépit de leur luminosité et de leur enchantement coloré, les pierreries conservent une matérialité sans laquelle elles ne seraient point. Vouloir immatérialiser le mot fut la tentative illusoire de Mallarmé. Tout en lui rendant un juste hommage c'est encore Thierry Maulnier qui écrit : «Vouloir isoler les atomes du langage est aussi vain que de vouloir isoler l'électricité des atomes de la matière. Le caractère propre de la poésie est de ne pouvoir être obtenue ni même conçue à l'état de pureté puisqu'elle n'est point substance mais acte, puisqu'elle n'est point élément entre les éléments dont se compose le poème mais résultat de leur combinaison, force, combustion et magique lumière.»

Ne conviendrait-il pas, d'ailleurs pour juger les hermétistes et ceux qui s'en rapprochent, de poser un principe, bien simple, bien banal ! que l'artiste, quel qu'il soit, poète, peintre, sculpteur, a pour but, en fin de compte, d'être compris ? Si c'est pour lui seul qu'il manie la plume, le pinceau ou la gouge, pourquoi cette contradiction qui le pousse irrésistiblement à soumettre son œuvre à la communauté humaine ? Certes il peut prétendre au rôle de myste : s'il n'est pas compris du premier coup, un jour viendra où remis de son étonnement devant quelque nouveauté, le public, adorera ce qu'il avait brûlé, une étape sera franchie que suivra une autre étape et l'art continuera son irrésistible évolution. Soit, mais toujours à une condition formelle : que ce soit dans la clarté. Enfouis dans les ténèbres d'une cave la Vénus ou l'Hermès resteraient éternellement incompris. Et c'est bien dans la plus profonde obscurité que les hermétiques enfouissent ce qu'ils tiennent pour des chefs-d'œuvre.

Voyez, au surplus, avec quelle hâte leurs admirateurs

poussent au soleil le vers bien venu, l'image charmante et nue, l'idée jolie égarée dans l'ouvrage mystérieux!

*Un clair croissant perdu par une blanche nue
trempe sa corne calme en la glace des eaux.*

.....
Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée...

.....
Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui...

.....
La chair est triste, hélas et j'ai lu tous les livres...

Voilà du Mallarmé pieusement monté en bague et qui le mérite. Mais ceci entre tant d'autres :

*Un oiseau d'annonce nouvelle
qui criait monotonement
sans que la barre ne varie
un inutile gisement
nuit, désespoir et pierreries.*

*
* *

Mais il n'est point que Mallarmé dont l'œuvre apparaisse hermétique. Parmi les grands *vates* du jour, combien ont marché sur ses traces! Quels nuages d'encens ont fumé entre les mains d'adorateurs devant des œuvres dont la majorité ne distinguait pas le moindre linéament? Engagé dans la voie de l'admiration béate, toute volte est impossible. Pas de discussion possible. Merveille il y a, merveille restera. Mais, enfin, je vous en prie, je ne demande qu'à m'agenouiller comme vous; donnez-moi seulement vos raisons qui soient de vraies raisons, soulevez le voile de Tanith, allumez vos projecteurs! Pour mon compte je n'y vois pas plus clair que l'assistance du singe qui montrait la lanterne magique...

Blasphèmes! abomination! Ne savez-vous pas, que vous êtes en présence de Paul Valéry!

Paul Valéry! Évidemment je suis devant un dieu et qui, par tant de vertus, mérite de l'être, mais même dans la création divine tout apparaît-il parfait? Et n'est-il pas permis de constater que dans l'œuvre de l'écrivain ce qui excite le plus la troupe des serviteurs du temple ce sont précisément les parties les plus obscures, les plus systématiquement enveloppées de brumes. Il n'en fallait pas davantage pour faire haleter les snobs de tout sexe, comme aussi pour mettre en branle l'armée de ces commentateurs dont j'ai parlé plus haut. Ah! ils n'ont pas reculé devant la tâche! Rien qu'à propos du fameux *Cimetière marin* ont paru au moins dix longues études dont l'une sous la signature du professeur Gustave Cohen. Leur lecture terminée on n'en savait pas plus qu'avant de l'avoir commencée. Chacun avait son interprétation et la tenait pour seule valable. Tant de Champollion autour d'un texte français! Et dès lors si un pareil nombre d'interprètes qualifiés n'arrivent pas à se mettre d'accord, faut-il accabler de sarcasmes ceux qui comme moi s'avouent dans l'incapacité de déchiffrer le papyrus?

Et puisque nous en sommes au *Cimetière marin*, prenons ensemble une loupe et penchons-nous au-dessus des lignes noires. Peut-être que cette fois...

Valéry est au pied du phare du Mont Saint-Clar, protubérance volcanique qui domine sa ville natale, Sète. Le paysage simple et beau l'émeut. Il sent germer en lui le poème. Il sera fait de quatre éléments fondamentaux: la lourde gravité d'un cimetière, la splendeur accablante du soleil, l'immensité de la mer, la persistance de la vie symbolisée par une troupe joyeuse de jeunes gens. De ces composantes naîtront vingt-quatre strophes, vingt-quatre sixains, soit au total cent quarante vers, une hautaine méditation sur la mort.

Elle débute par ces deux vers :

*Ce toit tranquille où marchent des colombes
entre les pins palpite, entre les tombes.*

Et sans plus attendre le commentaire doit s'exercer. Par toit il ne faut pas entendre un faîtage couvert de tuiles ou de briques, mais la mer elle-même et les colombes ce sont les barques qui, comme l'écrit Gustave Cohen, picorent la plaine liquide.

Par contre une strophe déplorablement compréhensible exprime la joie de vivre :

*Les cris aigus des filles chatouillées,
les dents, les yeux, les paupières mouillées,
le sein charmant qui joue avec le feu,
le sang qui brille aux lèvres qui se rendent,
les derniers dons, les doigts qui les défendent,
tout va sous terre et rentre dans le jeu.*

C'est que même à Sète, Valéry a entendu un écho, celui d'une ode du vieil Horace qui lui n'avait rien d'hermétique :

*Nunc et latentis proditur intimo
gratus puellae risus ab angulo,
pignusque dereptum lacertis
aut digito male pertinaci.*

Mais on ne saurait rester longtemps sur un terrain aussi nettement défriché et au milieu de belles et sombres pensées surgissent des flots de nuit :

*Eau sourcilleuse, OEil qui gardes en toi
tant de sommeil sous un voile de flamme,
ô mon silence . . . Édifice dans l'âme,
mais comble d'or aux mille tuiles, Toit!*

.....

*. . . Et comme aux dieux mon offrande suprême
la scintillation sereine sème
sur l'attitude un voile souverain . . .*

*.
J'attends l'écho de ma grandeur interne,
amère, sombre et sonore citerne,
sonnant dans l'âme un creux toujours futur.*

*.
Chiienne splendide [la mer] écarte l'idolâtre!
Quand solitaire au sourire de pâtre,
je pais longtemps, moutons mystérieux,
le blanc troupeau de mes tranquilles tombes,
éloignes-en les prudentes colombes,
les songes vains, les anges curieux.*

*.
Midi, là haut, Midi sans mouvement
en soi se pense et convient à soi-même . . .
Tête complète et parfait diadème
je suis en toi le secret changement.*

*.
Ah! le soleil . . . Quelle ombre de tortue
pour l'âme, Achille immobile à grands pas!
Hydre absolu, ivre de ta chair bleue,
qui te remors l'étincelante queue
dans un tumulte au silence pareil.*

*.
Allez! tout fuit! ma présence est poreuse.
la sainte impatience meurt aussi.*

*
* *

N'est-il pas permis d'estimer sans sacrilège qu'une recherche aussi tendue ralentit l'émotion et le poème perdrait-il

en grandeur parce qu'il ne contiendrait que des strophes comme celle-ci :

(Les morts)
 Ils ont fondu dans une absence épaisse.
 L'argile rouge a bu la blanche espèce ;
 le don de vivre a passé dans les fleurs !
 Où sont des morts les phrases familières ,
 l'art personnel, les âmes singulières ?
 La larve file où se formaient les pleurs.
 Pères profonds, têtes inhabitées
 qui sous le poids de tant de pelletées
 êtes la terre et confondez nos pas ,
 le ver rongeur, le ver irréfutable
 n'est point pour vous qui dormez sous la table ,
 il vit de vie et ne me quitte pas.

*
 * *

Il n'est pareilles remarques qui ne puissent être faites dans toute l'œuvre poétique de Valéry. Aussi dans celle de Claudel. Mais eux du moins projettent des lumières parfois si puissantes qu'elles forcent l'accès des esprits et des âmes. Le mal est qu'à leur ombre s'est agitée et s'agite toute une armée de l'impuissance et, comme il est plus aisé de s'inspirer des défauts que des vertus, elle glisse à l'hermétisme intégral, au total amphigourisme et embouchant des trompettes de foire appelle les foules à sa parade. Sur le Pont-Neuf de la littérature s'agitent bateleurs, jongleurs, équilibristes, montreurs d'ours et de Fagotins, d'accord pour se pousser et répéter en chœur :

Frère regarde ta queue qui pend . . .
Les Bandar Logs sont étonnants.

*
* *

Et pourquoi tout cet amphigourisme, ce galimatias, ces tortillements de convulsionnaires sinon pour obéir au désir vaniteux ou commercial de paraître apporter du jamais vu, du nouveau, en un mot d'attester une forte personnalité, une incontestable originalité? Si on les possède réellement, point ne sera besoin de pitreries pour en faire la preuve. Est-il oui ou non original le père de notre poésie, ce Villon inégalable? Et pourtant n'arrive-t-il pas droit à notre entendement et à notre cœur? Bien que vieillis et souvent morts, est-ce que les éléments de son langage ne gardent pas naturellement un pouvoir surprenant de suggestion? Franchissons les siècles... De nos jours refuserait-on l'originalité, la nouveauté, à des Baudelaire, à des Verlaine, à des Rimbaud? Cessent-ils pour rester accessibles d'être lumière et poésie?...

Non! il est un point où la recherche « d'autre chose » devient décadence et marque non progression mais régression. Le phénomène n'est pas nouveau dans l'évolution de notre littérature, mais toujours son génie naturel l'a fait triompher du péril. Péril double car avec le désordre de la pensée vient le désordre du langage, parallèle lui-même au désordre des mœurs.

Mais ceci est une autre histoire...

Georges VAYSSIÉ.

UNE HISTOIRE DE FOU.

Une atmosphère lourde pesait sur la Cour. Depuis deux jours le roi n'avait pas ri. Ni la compagnie des nobles simiens, ni la conversation des ânes savants ne parvenaient à le distraire. De tous les côtés on rencontrait l'expression effarée de ceux qui, pour la première fois, avaient entrevu le néant.

C'est l'or qui, sans doute, gouverne le monde, l'amour qui donne de la saveur à l'existence, mais c'est le rire qui rachète la nullité de la vie quotidienne. Le pauvre fou, éternel esclave de son art, qui n'a droit au chagrin et à la tristesse que sous le masque du grotesque, avait épuisé tout son savoir. Ayant tenté en vain le spirituel, l'obscène, le plaisant, le satirique et toutes les autres fantaisies du domaine de la bouffonnerie, il se tenait à l'écart des regards curieux ou compatissants de ceux qui éprouvent toujours une satisfaction secrète à la chute d'une idole. Un décret royal venait de lui apprendre qu'il avait jusqu'au soir pour faire rire Sa Majesté, sans quoi il payerait de sa vie une charge désormais inutile pour l'État.

Il n'en fut nullement étonné, sachant que dans ce monde il faut toujours un bouc émissaire. Et comme il occupait une place éminente à la Cour et que son nom était universellement connu, il se vit tout indiqué pour jouer ce rôle. S'il n'avait pas été fou, il aurait sans doute fait appel à la justice et à

l'humanité, ou bien se serait-il creusé la tête pour inventer de nouvelles folies qui ne lui auraient valu qu'un sursis provisoire. Mais il se rendait compte que la mort n'était rien auprès de la lente décomposition du corps et de l'esprit et qu'une fin prématurée le sauverait des misères de la vieillesse. Il ne se désolait donc pas de quitter la vie pendant qu'elle lui semblait encore belle et comme la journée était chaude, il s'allongea sur l'herbe à l'ombre des orangers en fleurs, à côté d'un ruisseau qui murmurait doucement et, se rappelant que tout est vanité et poursuite du vent, il s'endormit profondément.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil était une boule de feu rouge à l'ouest. Il revint lentement par le chemin fragile du demi-sommeil, suspendu entre le ciel et la terre pour reprendre contact avec la dure réalité, et après quelques instants de réflexion, il se dirigea d'un pas nonchalant vers le palais où il fit demander audience au roi. Celui-ci le reçut aussitôt. L'ennui qui ternissait son visage faisait du jeune monarque un vieillard éteint.

« Un peu tard, pauvre fou ! lui dit-il, il ne te reste plus bien longtemps pour tenter de nouvelles bouffonneries. Est-ce que par hasard la peur de la mort aurait paralysé ton esprit ? »

« Bien au contraire, Majesté, répondit le fou avec un salut respectueux où se mêlait tout juste ce qui était permis d'insolence et d'ironie. Ce n'est qu'avec la conscience de la mort imminente et inévitable que l'esprit atteint une entière lucidité et ce phénomène n'étant pas connu de la grande majorité des mortels, je tiens, avant de mourir, à dire quelques mots sur certains aspects de la vie que Votre Majesté semble ignorer. Je crois qu'il me reste exactement vingt minutes, donc je serai nécessairement bref.

« Il est clair que depuis quelque temps Votre Majesté s'ennuie. C'est que la vie à la Cour, brillante et exempte de soucis, risque de devenir monotone lorsqu'on ne voit jamais

le revers de la médaille. Je crois qu'un tour dans la capitale ne manquerait pas d'intérêt ni d'imprévu. On y trouve toutes les gradations et les dégradations de la condition humaine. Entre celle du mendiant dont l'instinct de conservation le pousse à ramasser des ordures afin de croupir dans des bouges infâmes, d'envelopper sa misérable carcasse dans des haillons crasseux et de perpétuer *ad æternum* les descendants du frère maudit et celle des plus favorisés de la fortune dont le seul malheur est d'être rendus bêtes et incompréhensifs par la chance et le succès, se trouvent toutes les catégories des esprits bien pensants qui, une fois sortis des bas-fonds, s'appliquent à gravir péniblement le chemin qui mène à un cercueil de chêne et à un enterrement de première classe.

« Au cas où des faits précis intéresseraient Votre Majesté, je lui signale des centaines d'aliénés enfermés dans des asiles où l'on n'a jamais entendu parler de coup de grâce, outre tous ceux à qui on reconnaît le droit de contaminer une population sans défense. Un nombre incalculable de malades incurables pourrissent lentement dans les hôpitaux construits pour prolonger la souffrance au nom des principes humanitaires. Il vaut mieux ne pas trop en savoir sur la justice qui emploie des méthodes toutes spéciales pour connaître la vérité, ni sur les conditions de vie des condamnés aux travaux forcés à perpétuité. On ne compte plus les instituts pour orphelins, infirmes et vieillards qui doivent leur existence honteuse à la charité avilissante, immonde justification de ceux qui détiennent plus que leur part des biens de ce monde. »

Le fou s'arrêta un instant afin de reprendre son souffle. Il avait parlé avec la sincérité et la ferveur d'un prophète. Mais lorsqu'il regarda le roi, il le vit secoué d'un rire immodéré et grossier. Et à ce son inattendu, tous les courtisans s'empressèrent de joindre des caquettements, des gloussements et des croassements d'hilarité. Pour une fois dans sa vie le fou était déconfit. Ne le prendrait-on jamais au sérieux ?

Est-ce que les mêmes mots n'éveillaient pas les mêmes émotions dans chaque cœur humain ? Il fallait sans doute être fou pour ne pas savoir que la force, la peur et l'argent sont des moyens plus éloquents pour se faire comprendre par la foule.

Lorsque le roi prononça son pardon en quelques phrases entrecoupées de hoquets, ce fut le fou qui éclata de rire à son tour. Un rire creux, amer et affreux. Il ne savait plus s'il venait d'être condamné ou gracié ni quelle valeur il fallait attribuer à la vie humaine. Puis, se mettant debout sur la tête pour regarder le monde sous un autre angle, il attendit une réponse à ses questions.

Lilian GOAR.

L'ENTRÉE DE LA TOSCANE DANS L'UNITÉ ITALIENNE.

ARCHIVES DIPLOMATIQUES DU CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE
À LIVOURNE.

(SUITE.)

Le 29 juin 1860.

Les dernières nouvelles de Naples annonçant une amnistie générale, une constitution, l'adoption du drapeau italien, un traité avec le Piémont, ont causé en Toscane une impression d'autant plus profonde qu'elles étaient inattendues.

D'après les journaux, la mission de M. de San Martino (1) avait complètement échoué : non seulement l'Empereur refusait d'intervenir moralement en faveur du Roi de Naples, mais il s'abstenait de donner aucun conseil comme ces médecins qui, appelés dans les cas suprêmes et lorsqu'on a dédaigné leurs avis, se renferment dans un silence absolu, ne laissant échapper qu'un mot, le mot fatal en toutes choses : trop tard.

Le parti exalté, les unitaires, les Républicains, triomphaient et pour eux la chute des Bourbons de Naples était attendue d'heure en heure.

(1) De San Martino avait été envoyé en France comme ambassadeur par le roi de Naples, qui sollicitait en sa faveur l'appui de l'empereur.

Aujourd'hui les choses ont bien changé. Les fronts rayonnants sont devenus soucieux et l'on attend avec anxiété les résolutions qui seront prises par Garibaldi. Car il ne faut pas s'y tromper, les regards se tournent plus aujourd'hui vers lui que du côté du Roi Victor Emmanuel. Une caricature tirée à un petit nombre d'exemplaires et qu'on fait circuler avec précaution pose très nettement la question, telle qu'elle est en réalité. Le génie de la liberté italienne plane dans les airs, étendant ses ailes et ses mains sur deux personnages qui sont groupés au-dessous de lui. L'un d'eux, grand, majestueux, imposant, représente Garibaldi ; son attitude est fière, triomphante et quelque peu diabolique. Il soutient de sa main puissante un gros petit homme, habillé en général piémontais et qui, à la vue d'un geste menaçant de l'Empereur Napoléon, à peine indiqué, semble s'affaisser sur lui-même.

Ce personnage représente le Roi Victor Emmanuel. Au-dessous de ce dessin, assez finement exécuté, on lit ces mots : « Allons donc, mon bonhomme, tiens-toi donc mieux ; diable ! je ne veux pas que tu tombes maintenant, *j'ai encore besoin de toi.* »

J'ai cité cette caricature à Votre Excellence parce qu'elle représente très fidèlement la pensée d'un parti qui tend chaque jour à prendre une importance plus grande.

Les nouvelles de Naples ont découragé un grand nombre d'unitaires annexionistes et augmenté considérablement les rangs des unionistes fédéraux.

Depuis quelque temps, un mouvement sérieux s'est fait en faveur de la confédération italienne ; beaucoup de ceux qui, dans le principe, l'ont repoussée, l'accueillent aujourd'hui avec empressement et voient dans sa réalisation le salut de la liberté en Italie.

L'adoption du pavillon italien avec les armes de la maison de Bourbon semble le commencement de cette confédération et j'ai entendu un grand nombre de personnes se féliciter de

ce que tout en étant Italien, ainsi que le constate le drapeau tricolore, chaque grande fraction de l'Italie peut conserver son individualité que représente la croix de Savoie ou l'écusson du Roi de Naples.

Quoi qu'il en soit, les résolutions prises par le Roi de Naples sont généralement considérées comme ayant été conseillées par l'Empereur et par cela même on y attache une grande importance.

Malgré cela, cependant, je ne dois pas dissimuler à Votre Excellence que ce changement radical dans la politique du Gouvernement napolitain inspire peu de confiance. On se souvient du passé et on en tire des arguments qui ne manquent ni de logique ni de force.

Les officiers des armées de terre et de mer de Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel font en Toscane une bien triste figure. Ils restent dans l'isolement le plus complet, n'ont aucune relation ni avec les habitants ni avec les étrangers établis dans le pays et sont traités non comme des compatriotes, mais comme s'ils faisaient partie d'une armée d'occupation étrangère.

Leurs manières hautaines, leur attitude provocatrice sont d'ailleurs peu faites pour leur attirer des sympathies. Leur haine pour la France s'exhale en propos violents qu'ils ne craignent pas de tenir publiquement. J'ai été informé de leur conduite par quelques-uns de nos compatriotes que leurs paroles ont indignés et j'ai acquis la certitude que les rapports qui m'ont été faits sur les discours injurieux de MM. les officiers du 3^e régiment des grenadiers de Sardaigne sont parfaitement exacts.

Si ces outrages se renouvellent et que je ne puisse plus paraître les ignorer, je me verrai forcé d'adresser une plainte au Gouverneur.

Le 25 juin ces officiers ont fait célébrer une messe en l'honneur des soldats morts à la bataille de San Martino. J'ai reçu

l'invitation d'assister à cette cérémonie et je m'y suis rendu pour rappeler à ces Messieurs que cette bataille s'appelait aussi et plus justement Solférino.

Le 2 juillet 1860.

Depuis deux jours la ville de Livourne est profondément troublée. Hier matin la garde nationale convoquée en toute hâte a été réunie sur la place d'armes et les postes qu'elle occupe, ainsi que ceux de la troupe ont été considérablement renforcés. Pendant toute la nuit, de fortes patrouilles ont sillonné la ville. Aujourd'hui encore les mêmes mesures militaires ont été prises et la garnison piémontaise est restée consignée dans ses quartiers.

Rien en apparence n'est venu justifier ces précautions qui ont jeté l'alarme dans la cité.

On prétend que c'est une sorte de comédie en partie double. D'un côté le parti républicain qui veut à toute force donner signe de vie cherche toutes les occasions d'exciter des troubles.

De l'autre, le Gouvernement voudrait faire croire que la crainte de voir Garibaldi arrêté dans ses projets soulève des tempêtes populaires.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a pas eu la moindre apparence de désordre. Ce matin, plusieurs des personnages les plus considérés de Livourne se sont rendus chez le Gouverneur et lui ont fait entendre des paroles sévères, on lui a reproché d'avoir, sans nécessité, jeté le trouble et l'alarme dans la ville au moment même où elle a le plus besoin de calme et de tranquillité. La saison de bains de mer commence en effet le 1^{er} juillet, un grand nombre d'étrangers viennent les prendre, leur présence est une des sources les plus puissantes de la prospérité de Livourne. Cette année où le com-

merce est anéanti, leur présence sauvera de la misère des milliers de familles. Il importe donc de ne pas les effrayer, surtout quand il n'existe aucune cause sérieuse de danger.

La réponse du Gouverneur a paru peu satisfaisante à ces Messieurs.

Que le péril ne soit pas imminent, je veux bien l'admettre ; qu'il n'existe pas, c'est nier la vérité.

L'expédition de Garibaldi en Sicile est un événement de la plus haute importance et qui a complètement changé la situation morale de l'Italie.

L'annexion des Duchés s'est faite sans secousses, par suite d'un travail préparé de longue main et si bien combiné que sans violences, sans efforts apparents, la révolution s'est faite. Révolution pacifique qui s'est opérée sans que les autorités qui ont succédé aux anciens gouvernements aient eu besoin de faire ouvertement appel aux passions brutales du peuple, sans que celui-ci, excepté à Parme, soit sorti des justes limites de la modération et du calme.

Les gouvernements révolutionnaires de l'Italie, il faut bien le reconnaître, ont agi avec une grande intelligence, une habileté remarquable, ils ont trouvé le moyen d'être légalement révolutionnaires.

Garibaldi, lui, a fait tout le contraire. Il a créé un Gouvernement complet à côté du Gouvernement du Roi de Piémont. Il a organisé un État dans l'État, une armée à côté de l'armée Royale, une marine, des finances, une administration, un Ministère, une diplomatie même, à côté de la Marine, des Finances, de l'administration, du Ministère, de la diplomatie de Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel.

Toléré d'abord par le Gouvernement régulier, il s'est développé ensuite, il s'est consolidé, il a étendu ses ramifications sur l'Italie tout entière, il s'est imposé : aujourd'hui il est le maître de la situation.

L'expédition de Garibaldi, le rôle qu'on lui laisse jouer sont

la glorification la plus complète de l'idée et de la forme républicaines.

Depuis son règne, car il faut avoir le courage d'appeler les choses par leur nom, le peuple italien a ressenti une commotion profonde et Dieu veuille qu'elle s'arrête à l'Italie.

Mazzini et ses complices disent partout : « On nous a appelés rêveurs, utopistes. Eh ! bien, qu'en pensez-vous aujourd'hui ? Nous vous disions que le peuple avait le droit de se gouverner comme il l'entend, que la souveraineté déléguée à un seul est une honte, un crime, le renoncement au progrès à la liberté, que les Rois, les princes avec leurs États-Majors nombreux ruinaient les peuples, que l'organisation administrative n'était qu'une machine ridicule et inutile, destinée à payer de gros appointements, que les impôts votés par ceux qui en payent la plus faible partie étaient employés à forger des chaînes pour écraser le peuple, que les armées régulières ne servaient qu'à maintenir leur asservissement. Quand nous vous disions tout cela, on criait à l'absurdité, à l'utopie. Eh ! bien, regardez.

« Voilà un homme, un homme du peuple qui a vécu comme nous, avec nous, qui a eu les mêmes travaux, les mêmes souffrances, et qui a compris le sentiment qui agitait nos cœurs. Il s'est levé et, tenant en sa main puissante le drapeau de la liberté du peuple italien, il a crié aux armes, et des milliers d'hommes sont accourus. Il a demandé de l'argent et des millions lui ont été donnés. Il a déclaré la guerre à un Gouvernement régulier, organisé, reconnu, et les armées avec leurs généraux couverts d'or et de décorations, avec leurs approvisionnements longuement préparés, leur matériel immense, leurs ressources de toute nature, ont été repoussées, culbutées, détruites par des hommes du peuple, en blouse, à peine armés et conduits par des hommes en blouse comme eux. Et maintenant quand nous vous disons que la République c'est-à-dire le Gouvernement du peuple par le peuple est le

salut de tous, quand nous vous montrons les merveilles qu'il accomplit sans armées régulières, sans impôts écrasants et arbitraires, sans des myriades d'employés plus nombreux que les sauterelles d'Égypte et plus dévorants qu'elles, sommes-nous des rêveurs?»

J'affirme à Votre Excellence que pas un mot de ces beaux raisonnements n'est de moi et que je n'ai fait que lui rapporter aussi textuellement que ma mémoire me l'a permis ce qu'on m'a assuré avoir été dit dans une réunion générale des Républicains de Livourne.

Le danger existe donc, mais existe-t-il pour l'Italie seule? Je ne le crois pas.

Depuis près de douze années, la Révolution abattue, dispersée, était comme anéantie. Ses chefs, inconnus des générations nouvelles, oubliés par les autres, avaient perdu tout leur prestige. L'histoire d'ailleurs avait fait justice de leur triste passage aux affaires et l'état général de l'Europe les condamnait d'ailleurs à l'impuissance. Aujourd'hui la Révolution a un chef, une armée, un gouvernement, un budget, non seulement elle règne mais elle triomphe. Avec ses luttes, ses victoires, la honte du passé a disparu, le linceul de l'oubli a été soulevé, le prestige est revenu.

La Sicile et Naples seront le piédestal sur lequel les héros des révolutions futures s'élèveront et se montreront aux peuples, entourés de l'auréole de la victoire. L'armée, le gouvernement de Garibaldi sont l'école pratique de la République. Les premières expériences ont été faites à Varese et à Côme, arrêtées au moment où elles allaient continuer en Romagne, elles ont repris en Sicile sur un théâtre plus vaste, avec un public plus nombreux. Elles continueront à Naples et après... Après, que ferez-vous de cette masse armée, victorieuse, qui a senti sa force, qui a la conscience de son pouvoir, qui s'est enivrée au combat, à la victoire, qui a renversé une dynastie, battu une armée imposante par le nombre et dis-

persé une flotte considérable? Comment dompterez-vous ces natures énergiques, ces appétits violents, ces passions brutales exagérées par le triomphe? Après la Sicile, après Naples, il faudra une nouvelle proie au monstre affamé. Cette proie, quelle sera-t-elle?

Ici encore, ce n'est pas moi qui parle, je ne fais que répéter ce que j'entends dire par des hommes honorables, intelligents.

Je prie Votre Excellence de vouloir bien m'excuser si je me suis écarté ainsi du cercle de mes attributions commerciales pour aborder au sujet réservé aux agents diplomatiques. Chargé de signaler les faits qui se passent autour de moi, il m'était difficile de lui laisser ignorer les conséquences qui en résultent, les appréciations auxquelles ils donnent lieu.

Le 23 juillet 1860.

Son Altesse Royale le Prince de Carignan est arrivé à Livourne le 18 de ce mois et a assisté à la mise à l'eau des deux chaloupes canonnières *Palestro* et *Curtatone*.

L'entourage du prince parle de la révolution de Naples comme d'un fait presque accompli, mais en tout cas immanquable. Il annonce aussi que Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel sera à Naples le 15 août. On dit cela comme une chose certaine et si simple et si naturelle qu'il n'y a pas besoin de donner la moindre explication. On regrette seulement d'être obligé de voyager pendant les grandes chaleurs, mais on finit par en prendre son parti en se disant qu'après tout Naples vaut bien un coup de soleil.

La situation morale et matérielle de la Toscane devient chaque jour plus déplorable et plus inquiétante.

A Viareggio, un homme, arrêté par les gendarmes dans un café, où il proférait des paroles sacrilèges et excitait à la haine des prêtres et des nobles, a été arraché des mains des soldats par le peuple qui l'a délivré aux cris de Vive Garibaldi.

A Lucques, une rixe violente a eu lieu entre huit individus et la gendarmerie aidée par la garde nationale.

M. Albertini, notre vice-consul, homme honnête et intelligent, m'écrit à cette occasion ce qui suit :

« La tournure que prennent depuis quelques jours surtout les affaires de Sicile commence à jeter la consternation dans les esprits sensés et parmi ceux qui aiment sérieusement leur pays. La révolution finira par tout perdre en Italie et ailleurs si les honnêtes gens ne se hâtent pas de l'arrêter. »

A Pise, les vols les plus audacieux, les assassinats les plus épouvantables désolent la cité.

A Livourne, le changement de monnaie, l'élévation de prix qui en résulte pour certains articles et notamment pour les cigares communs, la stagnation absolue du commerce, excitent le mécontentement général de la classe ouvrière. Sans la présence d'un assez grand nombre d'étrangers qui sont venus prendre les bains de mer, la misère serait générale. Cet hiver, elle sera épouvantable.

Le 13 août 1860.

Depuis la dépêche que j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Excellence le 2 juillet dernier, les événements ont marché avec une effrayante rapidité et les termes de mon rapport qui, à l'époque où je l'ai écrit, ont pu paraître empreints d'une certaine exagération, sont aujourd'hui complètement justifiés par les faits.

Deux circonstances récentes ont donné la mesure de la force du Gouvernement régulier de Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel.

La première est le voyage de M. Farini à Gênes. Les choses en sont arrivées à ce point que le Gouvernement du Roi est obligé d'envoyer le Ministre de l'Intérieur en ambassadeur (en suppliant, disent quelques personnes) auprès de M. Bertani (1) pour le prier de s'arrêter, de renoncer à ses projets, de ne pas déclarer la guerre à des États voisins avec lesquels le Piémont est en paix.

Une première démarche est faite et les prières de M. le Ministre de l'Intérieur sont repoussées avec dédain. Ce n'est, dit-on, que plus tard, grâce à l'intervention d'un ami commun que les négociations sont reprises et qu'on arrive à une transaction qui, en fin de compte, modifie seulement la forme mais ne change rien au fond.

La seconde circonstance est la proclamation du même docteur Bertani à la jeunesse italienne. Cet acte solennel a produit autour de moi une sensation profonde. Il a enfin ouvert les yeux à beaucoup de personnes honnêtes mais aveuglées par un patriotisme inintelligent et qui aujourd'hui voient avec épouvante l'abîme aux bords duquel elles ont été entraînées.

Cette proclamation est un pas de plus dans la voie que j'ai signalée depuis longtemps à Votre Excellence et elle est encore en progrès sur la caricature dont je me suis permis de lui donner la description (dépêche du 29 juin).

Ici, en effet, le grand Ministre de Garibaldi ne prend plus la peine de dissimuler. Il n'y a plus qu'un héros en Italie, *celui en qui les aspirations, la force et les victoires nationales se sont incarnées : Garibaldi.*

(1) Le docteur Bertani était un des organisateurs du mouvement garibaldien.

Quant au Roi Galant Homme, quant au guerrier valeureux qui a si vaillamment combattu à Palestro, à Solférino, le docteur Bertani n'en parle pas, il le supprime. Il paraît que le moment est arrivé où l'on n'a plus besoin de lui.

Mais est-ce là tout ?

La proclamation du célèbre docteur va plus loin. Non seulement les gloires du passé sont oubliées, les conquêtes méconnues, les services rendus dédaignés, mais encore les intentions sont incriminées et la loyauté soupçonnée.

« Aujourd'hui, souvenez-vous, volontaires de l'Italie, que les ennemis de l'unité et de la liberté de la patrie ne sont pas seulement dans les rangs des *Royalistes* de Naples. Reconnaissez-les et combattons-les tous et partout.

« Les ennemis, quels qu'ils soient et n'importe où, recourent à leurs intrigues habituelles. »

Il me semble qu'après avoir lu cette proclamation il ne peut plus rester aucun doute sur les intentions, le but, la pensée de celui qui l'a écrite et du parti qu'il représente.

La masque est jeté, la question est nettement posée, il s'agit de savoir quel sera le chef de la nouvelle Italie, le Roi Victor Emmanuel ou Garibaldi, général élu par le peuple à Rome, ainsi qu'il s'intitule lui-même dans une de ses proclamations.

En attendant, mille circonstances viennent discréditer et déconsidérer le Gouvernement du Roi. La lettre de Sa Majesté à Garibaldi a donné lieu aux discussions et aux observations les plus curieuses. Beaucoup de personnes disent qu'en quittant Turin, le messenger du Roi emportait dans une poche la lettre de Sa Majesté et dans une autre une réponse toute préparée.

J'ai entendu faire à cette occasion le raisonnement suivant : Si elle est sérieuse, la réponse de Garibaldi prouve que le Roi de Piémont n'a aucune autorité non seulement sur ce personnage, mais encore dans ses propres États. Si c'est une

comédie, elle est si mal jouée qu'il est impossible de s'y méprendre et qu'en résumé on n'arrive qu'à se tromper soi-même.

Alexandre Dumas, ce grand commis-voyageur de la cause de Garibaldi, me disait il y a quelques jours qu'il était présent lorsque le Comte Litta avait remis à son héros la lettre Royale. Garibaldi, l'ayant lue, dit au messager : « Est-ce que Cavour fera tirer le canon contre moi? — Oh! comment pouvez-vous supposer?... — Eh! bien, répond Garibaldi, dites-lui que dans tous les cas, je me f... moque de lui. »

Telle est, d'après le célèbre romancier, la réponse textuelle de Garibaldi.

Mazzini et Aurelio Saffi sont en Toscane; ils ont passé quelques jours à Livourne et se trouvent en ce moment à Florence.

Leur présence ici a ranimé le zèle de leurs adhérents et l'on m'assure que dans une réunion générale à laquelle un grand nombre des comités de l'Italie ont envoyé des représentants, il a été pris des résolutions importantes.

Le docteur Gherardi, connu par l'exaltation de ses opinions et qui est l'un des membres les plus actifs du comité de Garibaldi à Livourne, publie des listes divisées en deux colonnes : dans l'une il inscrit le nom de tous ceux qui ont souscrit; dans l'autre, celui de ceux qui ont refusé.

Ce sont de véritables listes de proscription.

Les journaux parlent depuis hier d'une note menaçante de l'Autriche. On attend avec anxiété des communications nouvelles qui fassent connaître la vérité et tous les regards se tournent vers l'Empereur.

On annonce que de graves événements vont éclater à Naples dans les journées du 14 et du 15.

Le 17 août 1860.

La fête du 15 août a été célébrée cette année à Livourne avec un éclat inaccoutumé.

La population entière a voulu, en effet, prendre part à la fête et témoigner ainsi ses sympathies et sa reconnaissance envers la France et envers l'Empereur.

Dès le matin, Livourne s'est couvert de drapeaux et les couleurs françaises étaient en plus grand nombre que dans les fêtes précédentes.

A 11 heures, une foule énorme s'est pressée dans l'église de la Madone dont la nef spacieuse suffisait à peine pour la contenir.

M. le général Belluomini, commandant la garde nationale de Livourne, a aussi voulu unir publiquement ses prières pour Sa Majesté l'Empereur à celles de la colonie française, plus nombreuse encore que les années précédentes, et a assisté à la cérémonie avec tout son État-Major.

Quelques instants avant la messe, j'avais eu l'honneur de le recevoir au consulat, où, en présence de tout son État-Major, il m'a lu le discours que j'ai l'honneur de transmettre ci-joint à Votre Excellence.

J'y ai répondu par quelques paroles de sympathie dont je n'aurais pas même entretenu Votre Excellence si le journal *La Nazione* ne les avait reproduites en les dénaturant et en passant sous silence une phrase sur laquelle j'ai surtout insisté. J'ai recommandé, en effet, aux officiers l'union et la concorde, non pas tant pour repousser les ennemis de l'extérieur que pour lutter contre les ennemis envahissants de l'intérieur.

Le colonel commandant la place s'est également associé à la fête.

Ainsi, comme peut le voir Votre Excellence, aucune autorité Piémontaise n'a pris part à la cérémonie.

Après la messe, j'ai réuni en ma chancellerie les membres de la colonie française auxquels j'ai donné connaissance du résultat d'une souscription ouverte entre eux, sur mon invitation, pour réparer la chapelle Saint Louis qui a appartenu de tout temps à la colonie. Cette souscription, grâce à leur générosité, a produit la somme de mille francs, qui a été affectée à la réparation des cryptes souterraines de la chapelle, qui menaçaient ruine et à la restauration du tableau et des ornements de l'autel, dont l'état de vétusté demandait d'urgentes réparations.

J'ai également profité du jour de la fête de Sa Majesté l'Empereur pour leur soumettre un projet de société de secours qui avait été élaboré à Florence et qui a été approuvé à l'unanimité.

Le nombre toujours croissant des Français nécessiteux à Livourne rendait l'institution de cette société d'une urgence extrême, car avec les ressources limitées dont dispose le consulat, il n'était pas en mon pouvoir de secourir toutes les infortunes.

Aujourd'hui, grâce à la bienveillante charité de nos nationaux, il sera plus facile de venir en aide à ceux que des circonstances malheureuses rendent dignes de commisération.

Dans la soirée, au moment où finissait le dîner que j'ai offert aux principaux membres de la colonie française, la musique de la garde nationale s'est installée sous mes fenêtres et, pendant plus de trois heures, elle a fait entendre les airs les plus variés. Pendant tout ce temps, une foule immense entourait le consulat et témoignait sa profonde sympathie en poussant, à plusieurs reprises, le cri de Vive l'Empereur.

Le 29 août 1860.

Il devient chaque jour plus difficile de rendre compte de la situation de l'Italie et notamment de la partie dans laquelle se trouve ma résidence.

Si l'on veut en juger par les journaux dévoués à la politique de M. Cavour, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. D'après eux la circulaire de M. Farini est une vérité. Le Gouvernement, sans se laisser troubler par les attaques de ses adversaires, poursuit résolument la nouvelle règle de conduite qu'il s'est tracée, les expéditions de volontaires sont rigoureusement défendues. Les journaux de l'opposition, par leurs attaques violentes, par leurs actes d'accusation, par leurs manifestes, justifient la conduite du Gouvernement et établissent sa bonne foi, sa résolution, son courage.

Dans la situation critique où se trouve le Ministère de M. de Cavour, il faut un peu d'indulgence et les expéditions faites contrairement à la circulaire de M. Farini peuvent s'expliquer et s'excuser.

Les volontaires qui partent ont été engagés depuis longtemps. Ils sont impatients de rejoindre leur chef et de prendre leur part de bataille et de gloire qui leur a été promise. S'ils ont d'ailleurs toutes les qualités qui distinguent les troupes de Garibaldi, ils en ont aussi les défauts. Il est plus sage de les conserver avec soi et de leur laisser former le premier régiment de la révolution à l'intérieur.

Qu'ils partent donc, rien de mieux. La sévérité du Gouvernement s'exercera certainement sur les comités. Les municipalités régulières seront dissoutes. Les listes de souscriptions forcées qui circulent seront arrêtées.

Jusqu'ici il n'en est rien. Les murs sont couverts d'affiches

invitant les corporations à souscrire pour Garibaldi, des listes sont colportées à domicile et le 30 un grand bal sera donné au Casino de San Marco de Livourne *au profit de la guerre*.

Ainsi donc, jusqu'ici, la circulaire de M. Farini ne signifie rien et ne mérite ni l'excès d'honneur ni l'indignité dont la gratifient ou l'accablent les journaux selon leur couleur politique.

Pendant ce temps le parti républicain dont Votre Excellence connaît la déclaration de guerre engage la lutte sur tous les points et par tous les moyens possibles.

Le 27 août, des bulletins invitant les soldats à abandonner le drapeau piémontais et à passer à Garibaldi ont été répandus simultanément dans les casernes à Livourne, à Pise, à Lucques, à Sienne.

Hier soir 28, une manifestation républicaine a été faite par les 2000 volontaires qui s'embarquent aujourd'hui. Les cris de Vive Garibaldi ! vive la République ! ont retenti à plusieurs reprises. Le Gouvernement a fait procéder à quelques arrestations.

Dans un prochain rapport j'aurai l'honneur d'exposer à Votre Excellence l'influence que toutes ces circonstances exercent sur les esprits et les impressions que ressent l'opinion publique autour de moi.

Le 6 septembre 1860.

Depuis trois jours, des troupes piémontaises qu'on peut évaluer à 8.000 hommes ont été transportées de Gênes à Livourne par les bâtiments de la marine de guerre sarde.

A peine arrivées ici, ces troupes sont dirigées immédiatement par le chemin de fer sur Arezzo.

Les garnisons de Florence, Pise, Livourne, de toutes les villes de la Toscane et même de l'île d'Elbe ont été expédiées

sur le même point et partout le service est fait par la garde nationale. On assure que les troupes envoyées de Gênes s'élèveront à vingt mille hommes.

Leur passage à travers Livourne a réveillé l'enthousiasme des masses et l'on sent comme un vent de guerre qui souffle de nouveau sur l'Italie. Il y a de la poudre dans l'air et nous sommes arrivés au moment où les canons partent tout seuls.

Un des membres les plus considérables de la Chambre de Commerce de Livourne s'est rendu hier à Florence. Il y a vu MM. Ricasoli, Perussi (1) et leurs amis ; la joie règne parmi eux.

Le Gouverneur général de la Toscane lui a dit : « Rassurez-vous, tout est arrangé. Le voyage de Farini à Chambéry a mis fin à notre anxiété (2). L'Empereur est avec nous. Rien ne se fait sans son assentiment. Dites-le, répétez-le hautement. »

Et comme l'honorable commerçant s'inquiétait du mouvement considérable de troupes, qui a lieu en ce moment, M. Ricasoli lui a dit :

« Dans 15 jours tout sera fini, nous envahissons les États romains. Un Gouvernement provisoire qui existe déjà aura succédé au Roi de Naples et quand Garibaldi arrivera dans la capitale des Deux-Siciles, il trouvera la place occupée. Le Prince de Syracuse viendra remplacer à Florence le Prince de Carignan qui se rendra lui-même à Naples. »

La recommandation faite *de dire et répéter hautement* que tout ce qui se passe en ce moment avait lieu avec l'assentiment de l'Empereur a été suivie à la lettre, car une heure après l'arrivée de ce personnage à Livourne toute la ville en était informée.

(1) Ancien directeur des chemins de fer de Livourne, ensuite député de Florence au Parlement de Turin, Peruzzi devait être le ministre des Travaux Publics du cabinet Cavour, en 1861.

(2) Le ministre de l'Intérieur piémontais, Farini, avait été reçu par l'empereur à Chambéry le 28 août. Napoléon manqua de franchise. Toujours est-il que les Italiens rapportèrent que le souverain avait dit : *Fate presto.*

Le 11 septembre 1860.

Votre Excellence sait par les dépêches télégraphiques et par les journaux le voyage de M. Farini à Florence. Pendant le séjour qu'il a fait dans l'ancienne capitale de la Toscane, M. le Ministre de l'Intérieur a déployé une grande activité et organisé l'insurrection des États romains. Des députés des Marches et de l'Ombrie, appelés par les membres du Comité Romain sont accourus en grand nombre et les conditions de l'insurrection ont été discutées et acceptées *par écrit* par M. Farini. Les députés insurrectionnels ont d'abord demandé si le Piémont avait dans cette circonstance l'assentiment de Sa Majesté l'Empereur Napoléon. On leur a fait une réponse affirmative, formelle, catégorique et qui n'a laissé aucun doute dans leur esprit.

L'accord le plus complet ayant eu lieu entre les parties contractantes, on s'est séparé pour se mettre à l'œuvre.

Je ne saurais trop le répéter à Votre Excellence, la raison déterminante, celle qui a levé tous les scrupules, toutes les difficultés, c'est l'assurance donnée par MM. Farini et Ricasoli qu'ils avaient l'assentiment de l'Empereur.

Cette déclaration a dû être faite, non seulement pour les insurgés mais encore pour beaucoup d'officiers de l'armée Piémontaise, qui manifestaient une répugnance très vive à l'idée d'entrer dans les États Pontificaux.

Le 13 septembre 1860.

Dépêche télégraphique chiffrée.

Extrait d'une proclamation adressée de Naples le 10 septembre au peuple de Palerme par Garibaldi :

« Les misérables qui te parlent aujourd'hui d'annexion

sont ceux qui t'y poussaient il y a un mois. Demande-leur si j'avais pu continuer à combattre pour l'Italie.

« Nous proclamerons l'annexion bientôt, mais seulement sous les voûtes du Quirinal. »

Le 13 septembre 1860.

La proclamation adressée par le Roi Victor Emmanuel à ses troupes pour leur annoncer qu'elles allaient envahir les Marches et l'Ombrie afin d'y rétablir l'ordre a été accueillie avec beaucoup de froideur à Livourne. C'est à peine si quelques rares drapeaux ont paru aux fenêtres.

A Florence, cette proclamation a donné lieu aux manifestations les plus violentes. Je tiens d'un témoin désintéressé dans les questions qui s'agitent, que les bandes qui ont parcouru Florence pendant la soirée criaient : *Mort à Pie IX! mort aux prêtres!* Quelques voix plus nombreuses à mesure que la nuit s'avancait criaient : *Mort à tous les rois!*

Le 21 septembre 1860.

Le rappel de M. le Baron de Talleyrand a causé un instant de stupeur dont on s'est bien remis (1). Aujourd'hui je ne

(1) Talleyrand avait été rappelé le 14 septembre par le Gouvernement français qui ne laissa à Turin qu'un simple secrétaire chargé des affaires, M. de Rayneval.

Notre ambassadeur à Rome, M. de Grammont, était aussi sévère que notre consul à Livourne : « Il ne faut pas nous faire d'illusion, écrivait-il, jamais nous n'avons été jugés aussi sévèrement que nous le sommes aujourd'hui. Peut-être ne voyez-vous pas cela à Paris aussi clairement qu'on peut le voir au dehors, mais la vérité est qu'il n'y a personne qui ne soit entièrement convaincu de notre *complicité* avec les Piémontais. Le rappel de M. de Talleyrand n'a fait aucun effet, c'était prévu, et cela devait faire partie de la mise en scène. Je ne puis vous peindre en ce qui me concerne à quel point je souffre pour l'Empereur et pour moi-même de cette atmosphère de répulsion et de mépris qui commence à monter autour de nous » (Pierre de la Gorce, III, p. 421-422).

crois pas qu'il y ait en Toscane deux personnes qui y attachent la moindre importance. On s'obstine à affirmer que le Gouvernement de l'Empereur est au fond complètement d'accord avec le Cabinet de Turin et que, si parfois quelques nuages paraissent s'élever entre eux, il faut n'en tenir aucun compte et y voir seulement une manœuvre diplomatique. On fait remarquer que depuis le commencement de la question italienne, malgré les conseils, les avertissements, les refroidissements, les protestations, le Piémont n'en a pas moins marché résolument dans la voie qu'il s'est tracé et l'on ne doute pas qu'en fin de compte il n'arrive au but.

L'entrée des troupes Piémontaises dans les États pontificaux a été accueillie très favorablement par tout le monde. Les libéraux y ont vu un pas de plus vers l'unification de l'Italie, les autres, ceux qu'on appelle les *Codini*, l'ont considérée comme devant amener la catastrophe qu'ils espèrent.

Au fond, cependant, la population est inquiète et troublée. Elle s'associe difficilement aux joies officielles que causent au Gouvernement piémontais les grandes victoires de ses troupes sur celles du Saint-Père. Ainsi, hier soir, à l'occasion d'un triomphe nouveau, le palais du Gouverneur, celui de la municipalité et la Douane étincelaient brillamment illuminés au milieu de la ville plongée dans son obscurité ordinaire. L'abstention était générale, absolue.

Le 4 octobre 1860.

La déclaration insérée au *Moniteur* du 30 septembre a produit autour de moi une vive sensation. Depuis lors, elle donne lieu aux interprétations les plus diverses et ajoute encore au désordre des idées.

La confusion sous ce rapport dépasse tout ce qu'il est possible d'imaginer et je connais peu de personnes qui conservent assez de sang-froid pour ne pas divaguer complètement.

On imagine à chaque instant des combinaisons politiques et diplomatiques qui contiennent des énormités telles que dans tout autre temps on en aurait bien vite fait justice. Aujourd'hui elles sont discutées, commentées, amplifiées et, chose incroyable, plus elles sont déraisonnables, plus ces combinaisons ont la chance d'être accueillies. Suivant les impressions du moment, on crie Vive le Roi ou Vive Garibaldi, mais de manière à établir qu'on ne sait pas trop lequel des deux on préfère.

Lors de l'arrivée à Florence de la garde nationale mobile de Brescia, la population, la garde nationale florentine lui ont fait une brillante ovation dans laquelle pas un seul cri de Vive Victor Emmanuel ne s'est fait entendre. Le lendemain, au contraire, au théâtre Cagliano, deux sifflets ont accueilli le nom de Garibaldi, tandis que celui du Roi a été acclamé avec enthousiasme.

Le 25 octobre 1860.

Au milieu des événements qui se déroulent chaque jour avec une si effrayante rapidité, il devient très difficile de saisir les impressions de l'opinion publique avant qu'on ait pu apprécier les motifs qui produisent les incidents et les conséquences qu'ils doivent amener, de nouveaux faits viennent entraîner à leur suite et ne laissent pas le temps nécessaire pour apprécier et juger.

Les hommes sensés, et il en est encore quelques-uns, même en Italie, sont épouvantés de la course désordonnée des événements. Tous les principes du droit international, toutes les lois morales foulées aux pieds et déchirées, soit ouvertement, soit à l'aide de détestables moyens par ceux-là mêmes dont la mission est de les conserver.

Ils voient avec terreur la religion, la famille, le devoir, l'honneur, les seules barrières qu'on puisse opposer au dé-

bordement des mauvaises passions, renversées par ceux qu'elles sont le plus particulièrement destinées à protéger.

L'exemple, disent-ils, doit venir d'en haut. Lorsque les familles royales donnent l'exemple de la désunion, de la trahison, de l'oubli de tous les liens, de tous les devoirs de la famille, lorsque des ministres des Princes travaillent, audacieusement, aux yeux de tous, à renverser ceux qu'ils doivent servir et défendre, lorsque des généraux, des officiers, se vendent au plus offrant, ont perdu le sentiment de l'honneur au point de se faire publiquement un mérite, une gloire de leur infamie, lorsqu'un Gouvernement révolutionnaire, il est vrai, mais dont tous les actes cependant sont faits au nom d'un souverain reconnu par l'Europe, glorifiant le régicide, élève le crime à la hauteur de la vertu et fait de l'assassin un martyr, quelles impressions les peuples en doivent-ils ressentir? quelles pensées de tels actes font-ils naître en lui?

Les conséquences morales de la question italienne telle qu'elle s'agite depuis la paix de Villafranca sont incalculables.

Un trône qui s'écroule, dans sa chute, ébranle tous les autres, la violation des principes sur lesquels repose la Société amène la dissolution de la société elle-même.

Voilà, Monsieur le Ministre, ce que j'entends dire autour de moi, à voix basse, car la liberté révolutionnaire admet encore moins la contradiction que le despotisme le plus détestable.

L'entrée des Piémontais dans le Royaume de Naples a produit une grande sensation qui a augmenté encore lorsqu'on a su que les troupes du Roi Victor Emmanuel avaient combattu sur le *Volturno* à côté des Garibaldiens.

Les ardents, ceux qui, pour arriver au but, ne discutent pas les moyens, ont salué ces nouvelles avec enthousiasme.

D'autres, plus sages, plus scrupuleux, voudraient que l'unité de l'Italie ne fût pas, dans son origine, souillée de tant de hontes et de violences, ceux-là s'attristent de tout ce qui se passe en ce moment.

Ceux-là enfin, qui sont contraires au mouvement révolutionnaire qui agite l'Italie, se demandent comment l'Europe reste impassible en présence de ces violations incessantes de toutes les lois internationales. Ils déclarent que tout ce qui s'accomplit depuis la paix de Villafranca est entaché de nullité, que la violence morale et la force brutale sont les seules lois qui règnent en Italie et que les peuples abusés ou opprimés ne sont pas liés par ce qu'on fait en leur nom.

La réoccupation de Viterbo par l'armée française a excité la colère de tous les partisans du Piémont et donné lieu aux attaques les plus violentes contre la politique de l'Empereur. Mais, comme toujours, le premier moment passé, les esprits se sont calmés et l'on a trouvé dans l'attitude récemment prise par nos troupes dans le patrimoine du Saint-Père, des arguments inattendus pour établir que l'Empereur Napoléon préparait ainsi l'entrée des Piémontais à Rome.

D'autres ont attaché peu d'importance à l'envoi des nouvelles divisions en Italie et le discours prononcé le 20 au Parlement par M. de Cavour leur a fourni des armes puissantes.

Ils disent que si M. de Cavour n'avait pas un engagement formel de la France, sa déclaration que Rome deviendrait avant six mois la capitale de l'Italie serait plus que de l'audace, un véritable acte de folie.

Ce sentiment, au surplus, est devenu général autour de moi. Malgré les notes du *Moniteur* et les articles du *Constitutionnel*, personne ne doute qu'il y ait un accord complet entre le Piémont et le Gouvernement de l'Empereur.

Aussi les partisans de l'unité de l'Italie qui, il y a un an, formaient une infime minorité, sont-ils aujourd'hui en immense majorité.

Quant à l'idée de la Confédération qui, à cette époque-là, au contraire, rencontrait des sympathies qu'on aurait facilement développées, elle est aujourd'hui abandonnée.

L'unité de l'Italie a, aux yeux des Italiens, l'approbation de l'Empereur, l'appui de l'Angleterre. Elle a ses victoires, ses héros, ses martyrs. L'Unité de l'Italie triomphera.

Le 29 octobre 1860.

La Constitution donnée par Sa Majesté l'Empereur François-Joseph à ses peuples a été considérée comme le premier coup de canon de l'Autriche contre le Piémont. L'impression a été d'autant plus profonde que, dans le même temps, de grandes affiches, placardées dans toute la Toscane, appelaient les hommes valides, de 18 à 55 ans, à faire partie de la garde nationale.

Les Toscans, quoi qu'on en dise, n'ont pas des instincts guerriers très développés, ils aiment bien à jouer un peu au soldat, mais à la condition que cela ne durera pas longtemps, et surtout que le jeu ne deviendra pas trop sérieux.

Cette mesure a porté le trouble et l'effroi dans tous les cœurs et a produit le résultat que j'ai déjà constaté tant de fois. Quand les Italiens ont peur, ils épuisent toutes leurs formules laudatives pour exprimer leur reconnaissance envers la France. Dès qu'ils croient le danger passé, nous sommes accusés de trahison, de perfidie et voués au mépris public. Dans le premier cas, Solférino s'appelle San Martino. Dans le second San Martino devient Solférino. Aujourd'hui nous en sommes à Solférino.

On considère la guerre comme inévitable et l'on est convaincu que, cette fois, encore, la France interviendra en Italie et combattra à côté du Piémont. Si, rappelant les actes officiels du Gouvernement de l'Empereur, on se hasarde à faire quelques objections, à émettre quelques doutes à cet égard, l'indignation éclate avec violence et l'on finit par conclure ainsi : « Depuis le jour où vous êtes entrés en Italie, vous nous appartenez, nous sommes solidaires, partout où nous

irons, vous devez aller. C'est comme une roue d'engrenage, dans laquelle vous auriez mis le petit doigt ; le bras, le corps, la tête doivent fatalement suivre. »

Partant de ce raisonnement, on établit que ce n'est pas par sympathie que nous interviendrons, mais parce que nous ne pouvons faire autrement. Cette argumentation d'ailleurs supprime la reconnaissance et enlève ainsi un lourd fardeau.

Il convient d'insister sur ce sentiment qui, inspiré par un mot d'ordre venu de Turin, est devenu général, non seulement autour de moi, mais dans une grande partie de l'Italie.

Ces bruits de guerre, en troublant profondément les esprits, ont révélé des germes de réaction qu'on devait croire complètement anéantis.

Dans la dépêche que j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Excellence le 15 octobre dernier, je lui disais :

« Quant à l'idée de la Confédération qui, à cette époque-là (il y a un an), rencontrait des sympathies qu'on aurait facilement développées, elle est aujourd'hui abandonnée.

« L'unité de l'Italie a, aux yeux des Italiens, l'approbation de l'Empereur, l'appui de l'Angleterre. Elle a ses victoires, ses héros, ses martyrs. L'unité de l'Italie triomphera. »

Cette appréciation paraît encore aujourd'hui parfaitement exacte. L'idée de l'unité Italienne n'a fait tant de progrès que parce qu'on a tiré de la marche des événements la conclusion que Sa Majesté lui était favorable et l'appuierait au besoin de toutes les forces de la France.

Si la preuve du contraire était donnée par une déclaration solennelle qu'aucun des incidents du passé ne viendrait paralyser, l'idée de l'unité Italienne recevrait un coup terrible.

D'après ce qui se passe en ce moment autour de moi, je reviens à la pensée que, si un moyen de transaction était proposé, la Confédération par exemple, on finirait par l'accepter peut-être plus facilement qu'on ne le croit aujourd'hui, mais je le répète, il faudrait pour cela qu'il n'y eût plus d'incerti-

tude sur les intentions et que les paroles et les actes vinsent l'appuyer sans restriction.

Les populations sont fatiguées de cette lutte qui dure depuis deux années et dont elles n'aperçoivent pas le terme.

Tous les intérêts en souffrent. Le commerce est anéanti, l'industrie paralysée, les capitaux improductifs ou tellement exposés que le lendemain même est incertain. Les Piémontais ont d'ailleurs trouvé le moyen de se rendre plus impopulaires qu'il n'est possible de se l'imaginer. Les abus auxquels leur présence devait remédier, loin de disparaître, se sont accrus d'abus plus détestables encore. Toutes les existences, tous les intérêts ont été atteints. La seule compensation à tous ces maux est une satisfaction d'amour-propre et je crois qu'on commence à voir que cela ne suffit pas. *Le Règne grand et fort* laisse les populations plus exposées, plus menacées que jamais. Elles le comprennent et se rattacheraient volontiers à une autre idée qui, sans froisser leur juste orgueil, satisferait leurs intérêts matériels.

Ces réflexions, Monsieur le Ministre, me sont inspirées par l'attitude de la population en présence des éventualités d'une guerre nouvelle. Je les crois justes et je me permets d'appeler sur elles l'attention de Votre Excellence.

Le 9 novembre 1860.

Le gouvernement, en faisant afficher hier la nouvelle de l'entrée de Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel à Naples, a invité les habitants de Livourne à pavoiser leurs maisons et à préparer une brillante illumination pour le soir.

L'illumination a eu lieu et la musique de la garde nationale a parcouru la ville en jouant des airs patriotiques. Une foule considérable l'accompagnait et faisait retentir l'air de cris de *Viva Vittorio Emmanuele, Re d'Italia*, auxquels se mêlaient ceux de *Viva Garibaldi*.

Dans la soirée le Gouverneur de Livourne a écrit un billet confidentiel à M. le Baron de Tschudy, consul général de Sa Majesté le Roi des Deux-Siciles pour l'informer que, dans l'état actuel des choses, il se voyait dans l'impossibilité de résister au sentiment populaire qui demandait l'abaissement de ses armes.

Vers deux heures du matin, M. de Tschudy a fait enlever son écusson.

La ville a repris aujourd'hui sa physionomie ordinaire.

Le 29 novembre 1860.

La France a ce privilège que ses émotions même intérieures sont ressenties dans le monde entier. L'opinion publique se préoccupe vivement ici des changements qui viennent d'être faits dans les hautes positions officielles et chacun les interprète dans le sens de ses désirs, de ses passions, de ses espérances (1).

Les vaincus, qu'on peut classer en deux catégories, ceux qui regrettent le passé tel qu'il était, et ceux qui voient le salut de l'Italie dans la confédération, ont repris courage et s'efforcent de tirer parti des moindres incidents pour établir que Sa Majesté l'Empereur, après avoir laissé le Piémont poursuivre pendant dix-huit mois ses expériences aventureuses, exige enfin l'exécution du traité de Zurich.

Ils accumulent les arguments pour démontrer que l'intérêt dynastique et l'intérêt de la France exigent impérieusement qu'on en finisse avec une situation ouvertement révolutionnaire et qui excite les passions, non pas seulement en Italie, mais en France, mais dans l'Europe entière.

L'occupation de Terracina par nos troupes et la prolonga-

(1) Il s'agit du fameux décret du 24 novembre, début de l'Empire libéral. M. de Persigny devenait ministre de l'Intérieur.

tion du séjour de notre flotte devant Gaète sont présentées comme la preuve évidente d'une pensée peu favorable à l'unité italienne.

Les autres, ceux qu'on doit appeler les victorieux, puisque c'est le nom qu'ils se donnent, ceux-là voient aussi dans les changements qui viennent de s'opérer la consécration de leur victoire. Son Excellence le Comte de Persigny est la plus haute expression de l'alliance anglaise. Or l'Angleterre veut l'unité italienne, donc l'arrivée aux affaires de l'ambassadeur de l'Empereur à Londres signifie l'unité de l'Italie.

La rentrée au pouvoir de Son Excellence M. le Comte Walewski les gêne bien un peu, mais ils l'expliquent par une raison de sympathie personnelle et lui enlèvent ainsi tout caractère politique.

Quant à l'occupation de Terracina, ils avouent ne pas pouvoir l'expliquer et quand on les presse un peu à cet égard, ils vous regardent en souriant et les moins polis haussent les épaules : « Nous en avons vu bien d'autres, disent-ils, et cependant regardez où nous en sommes. »

Les affaires de Naples les préoccupent au dernier point. Ils sont forcés d'avouer que l'enthousiasme des Napolitains laisse quelque peu à désirer, mais ils ajoutent qu'avec l'état de siège, les conseils de guerre et leurs terribles conséquences, la concorde renaîtra bien vite.

D'après les conversations que j'ai eues et les renseignements que j'ai pris, il est évident pour moi que les Garibaldiens ne reconnaissent qu'un chef, Garibaldi, tant que celui-ci se servira du nom de Victor Emmanuel ils crieront avec lui Vive le Roi. Mais s'il prenait fantaisie au Héros des deux mondes (comme on commence à l'appeler) de crier Vive autre chose, ils crieraient avec lui et peut-être avec plus de sincérité qu'ils ne le font aujourd'hui.

(à suivre.)

Bernard DES ESSARDS.

CHRONIQUES DES LIVRES.

Les frères Goncourt, vus par FRANÇOIS FOSCA.

L'Heure qui change, de JACQUES de LACRETELLE.

Par combien de frontières et de barrières ont dû passer les dix volumes que j'ai reçus de Suisse pour mes étrennes. Dans le paquet bien ficelé se trouvaient, entre autres, deux nouveaux livres de François Fosca. Un roman policier et une biographie.

Dans *Ici, l'on tue* (1), quelques personnages sont réunis, un soir, dans une « pension-famille » de la montagne. Une vieille dame anglaise et un gros commerçant bâlois ; un étudiant bulgare et un médecin genevois ainsi, naturellement, qu'une charmante jeune fille de Neuchâtel ! Pendant qu'au dehors le tonnerre gronde, très vite, à l'intérieur, le drame se joue, car on a décidé pour se distraire de faire tourner les tables et le message tragique bouleverse les plus sceptiques qu'a rendus « hypersensibles » le fracas de l'orage. Au milieu de la nuit, c'est un cadavre, un couteau à découper dans le dos ! Et pendant plusieurs jours, des meurtres mystérieux, des morts étranges, qui se succèdent coup sur coup. Avec le talent qu'on lui connaît, M. Fosca noue et renoue la situation pour la dénouer, comme il convient, à la dernière page !

*
* *

Depuis la publication de leur fameux *Journal*, qui défraya si longtemps la chronique du XIX^e siècle, pourquoi faut-il que Jules

(1) Ed. Perret Gentil, Genève «Collection bleue.»

et Edmond de Goncourt aient été considérés comme des esprits paradoxaux et turbulents, préoccupés surtout de stupéfier leurs contemporains par d'innombrables « potins » littéraires ? Comme rien ne s'enracine mieux qu'une sottise légende, il faut savoir gré à M. François Fosca d'avoir montré dans une magistrale biographie⁽¹⁾ que toute l'ambition des frères Goncourt fut de se comporter en parfait « visuels », des visuels disposant d'un instrument original, cette écriture « artiste » qu'ils avaient lentement façonnée en dix ans de « bibelotage » sur les peintres galants et les échetiers mondains du XVIII^e siècle. Et ici le terme de bibelotage n'est nullement péjoratif. Si les Goncourt sont entrés dans le roman par l'histoire — histoire anecdotique et roman anecdotique — on ne saurait insinuer que leurs études, parfois passionnées, sur l'art du siècle frivole, fussent sans substance et sans horizon. Au contraire — réalistes acharnés à peindre « vrai » d'où leur style et leur manière — avec des mots qui sont des touches de couleur, la plupart de leurs romans se nourrissent de réalités — « Sœur Philomène » ? Une histoire de l'hôpital de Rouen — « Madame Gervaisais » ? La tante des romanciers. « Renée Mauperin » met en scène leur propre famille et « Germinie Lacerteux » est le récit de la vie en partie double de leur vieille servante. Le *Journal* lui-même est une réplique enrichie de *Charles Demailly*, ce tableau de la vie littéraire à Paris, en 1850. Et dans cette analyse des propos et des théories d'artistes, combien nombreuses sont les dissertations d'ateliers, transcrites souvent mot à mot.

Sans jamais choir dans l'éloge, écrivant avec humour et souvent avec du trait, né de sa perspicacité, François Fosca, non sans générosité, met l'accent sur cet amour de la vérité, qui a fait des Goncourt de parfaits « hommes de lettres » dont on peut discuter l'écriture sans mettre en doute la sincérité et le dévouement à l'art. Si plusieurs de leurs livres, ceux d'Edmond en particulier, au dire de M. Fosca, ont indisposé l'opinion par le manque presque absolu d'esprit civique — et aussi d'esprit religieux — par contre, on ne saurait contester leurs dons surprenants de critiques d'art, leur

(1) *Edmond et Jules de Goncourt*. Ed. Albin Michel, Paris.

amour de la peinture sous tous ses aspects, leurs qualités rares dans la description, leur style surtout qui a brisé le rythme oratoire, leur style du pinceau qui se plie si aisément au sujet traité, leur style raffiné, dont Jules plus encore qu'Edmond s'est assimilé tous les secrets même les plus subtils. «Qu'on compare à l'*OEuvre* de Zola, cette pesante histoire aux traits faux», écrit M. Fosca, à la *Manette Salomon* des Goncourt, cette évocation hors-pair du monde des peintres, ce roman le mieux coulé des deux frères, où se fondent le plus harmonieusement leurs tendances au désintéressement, à l'indépendance et à la liberté d'expression.» — «Toute leur vie, ils ont ignoré les concessions. Et ces vertus de solitaires sont devenues si rares qu'à elles seules, elles nous inspireraient de l'estime.»

*
* *

Un nouveau livre de M. Jacques de Lacretelle! Et ce n'est pas, comme je m'y attendais, *Le Pour et le Contre*, que prépare depuis 1936 l'auteur de *Silbermann*. Je revois encore sur la table de sa chambre d'hôtel, à Montreux, les pages bleues de son manuscrit, couvertes de sa haute écriture. «La somme de mes expériences d'auteur», me dit-il, «et de mes observations personnelles sur les milieux littéraires et sur l'esprit politique en Europe, de 1920 à 1939». Alors je me rappelle notre longue conversation sur l'attitude des romanciers, en face des événements contemporains. Il avait pris à son compte deux pensées parallèles de Goethe. «La nature et l'art sont trop grands pour avoir des buts. — Une œuvre d'art peut avoir des conséquences morales : mais exiger de l'artiste un but moral, c'est vouloir pervertir son métier.» Comme je lui demandais si le romancier pouvait s'abstraire, il me répondit : «Si je cherche des références, deux noms me viennent à l'esprit : Balzac, Flaubert. Leur vie d'écrivains fut traversée par maintes vicissitudes et il serait difficile de soutenir que leur œuvre n'en fut pas influencée. Pourtant Flaubert possédait le pouvoir de s'abstraire.» «Et dans la conjoncture actuelle?», lui a demandé plus tard le *Figaro*. «Quelle doit être la position du romancier?» «Aujourd'hui chacun de nous a des devoirs», a-t-il répondu. «Le mot qui compte, c'est le mot : national.»

*
* *

L'heure qui change(1) est un recueil de pages critiques et de réflexions que goûteront tous ceux qui aiment les romans lucides et finement sensibles de Jacques de Lacretelle. Et si l'on a pu reprocher, — parfois cruellement, — à ce dernier son goût trop prononcé pour l'idéologie, indispensable au philosophe ou au sociologue, mais périlleuse pour le romancier, les admirateurs de la *Bonifas* ou des *Hauts-Ponts* savent combien l'écrivain, à force de tact, de justesse, de précision a gagné une partie que plusieurs jugeaient compromise, parce qu'ils attribuaient à l'intellectualisme ce mépris de la verroterie et des colifichets, qui est la marque même de Lacretelle.

D'autre part, le changement imprimé par la politique et l'histoire n'est pas le seul à se marquer dans ce volume d'essais. L'auteur lui-même semble évoluer avec son œuvre. En continuant à demeurer méditatif comme toujours, et respectueux de la vérité humaine, il paraît avoir élargi son champ de vision, en se rapprochant de la réalité — la visible et puis l'autre. Ses jugements qui n'ont jamais été péremptaires sont devenus plus généreux, parfois plus narquois, son esprit plus éclectique et sa main plus légère. Aucun parti-pris dans ses méditations sur l'art d'écrire, sur le style de Mauriac, de Gide, de Colette. De même dans ses croquis de route et ses images de l'Europe d'«entre deux guerres». «La Suisse est un pays où le sport n'écrase pas les autres activités, où le cinéma ne dévore pas la vie intérieure, où le progrès ne nivelle pas les hommes et laisse à chacun sa petite flamme personnelle.» Et dans le chapitre consacré à la vraie culture : «Il n'y a pas de petites choses; il n'y a que de petits esprits.»

L'heure change et c'est aux esprits nobles, qui ne se modifient pas aussi aisément, à étendre toujours plus leur champ d'action, comme est en train de le faire avec clairvoyance Jacques de Lacretelle.

Jean DUPERTUIS.

(1) Éditions du Milieu du Monde, Genève.

